52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 43 24 OCTOBRE 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète . . . . 18 fr. Edition partielle. . . . . 12 fr.	ETRANGER	Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 6 décembre 1934.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication ;* l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence ;* pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues ». — I. Une belle étude de M. Madelin sur la formation de Napoléon. — Origines de la famille. — Charles Bonaparte. — Letizia, 673. — II. Naissance de Napoléon. — Premières années. — L' « esprit de principauté ». — A l'école de Brienne — A l'école du Champ-de-Mars. - Napoléon « paoliste », 676. — III. Napoléon lieutenant en second à Valence. — Sa vie, ses lectures. — Il demande un congé. — Le *rêve corse*. — A Auxonne. — Napoléon et les idées révolutionnaires, 679 — IV. Second voyage en Corse. — Echecs de ses desseins, 682. — V. Retour à Auxonne. — Reprise du rêve corse. — Déceptions. — Voyage à Paris pour se justifier d'une attaque sur la citadelle d'Ajaccio. — Changement dans ses idées. — Dernière tentative en Corse. — Opposition de Paoli et de Pozzo di Borgo. — Les Bonaparte sont rejetés de l'île. — Ecroulement du *rêve corse*, 684.

PRÉDICATION

Pour la fête de S. Bénigne. — Son apostolat et son martyre, 577.

Pour la fête du Bienh. Jean-Gabriel Perboyre. — Sa vocation, son apostolat et son martyre, 579.

Sermons pour la Dédicace. — I. Respect et amour envers le lieu saint, 581. — II. Le respect dû à nos églises, 584.

Les personnages évangéliques. — XLVIII. Joseph d'Arimathie, 586. — XLIX. Zachée, 588. — L. Sainte Véronique, 590.

Cours de prédication. — Voir les indications détaillées en première page de la couverture du 19 septembre.

En vente à nos Bureaux

La SEPTIÈME ÉDITION de la *Petite Histoire de ma Religion* de Fournier, comprenant l'*Ancien Testament*, le *Nouv. Test.* et l'*Histoire de l'Eglise*, avec près de 100 gravures expliquées. 1 vol. in-12 de 160 p., sous couverture parcheminée; franco 2 fr. pour la France et 2 f. 50 pour l'Etranger.

Réductions considérables par quantités :

A) *Pour la France :* 10 ex., franco poste, 15 fr. 50; 20 ex., 31 fr.; 30 ex., 45 fr. 25.
5 kilos (50 ex.) : en gare 72.65 ; à domicile 74.90
10 » (100 ex.) : » 141.45 ; » 142.90
B) *Pour l'Etranger :* même prix que par la poste, plus 0.50 par exemplaire.

CH. ROLLAND : **Le Vestibule du Paradis**, 56 discours, partagés en sept séries de huit, pour autant d'Octaves des Morts. — 1 vol. in-16 de XIV-426 pages. — Prix : 7 fr. *franco* pour la France, 8 fr. 50 pour l'Etranger.

Mgr Henri MOISSONNIER : **Entretiens sur le Discours après la Cène**. — 1 vol. in-16 de XV-240 pages. — Prix : 5 fr. 75 *franco* pour la France, 8 fr. pour l'Etranger.

PETIT COURRIER

Q. — 1° Je cherche un livre de « médecine par les plantes » avec planches coloriées, et donnant si possible aussi la composition de la plante, l'action physiologique, les doses à employer.

2° Pourriez vous m'indiquer aussi un livre de médecine pratique d'un prix abordable ?

R. — Ad I. L'ouvrage le plus simple, en même temps que solide et scientifique, est : Dr Jules OFFNER et Joseph PONS, *Les Plantes médicinales et aromatiques des Alpes françaises*, in-16 de 182 p., 5 fr., franco 7 fr., au Comité des Alpes, 17, rue Hébert, à Grenoble, et G. Orobitg, 140, boulev. St-Germain, Paris 6e. L'ouvrage dépasse de beau-

coup son titre et s'étend à la plupart de nos plantes médicinales ; 124 fig. en noir tirées de la Flore de l'abbé Coste.

Perrot, *Les Plantes médicinales de France*, paraît en séries de 8 pl. en couleurs avec texte, sous forme de fiches, réunies ensuite en volume. Les premières séries étant épuisées, se renseigner sur celles qui sont encore disponibles auprès de l'éditeur : Comité interministériel des Plantes médicinales, 12, avenue du Maine, Paris 15e, ou Comité des Alpes, adresse ci-dessus ; la série 4 fr.

Eberhardt, *Les Plantes médicinales,* in-16 de 220 p., 96 pl. coloriées (Nouvelle Encyclopédie pratique du Naturaliste), Lechevalier, 12, rue de Tournon, Paris 6e, 36 fr.

Héraud, *Nouveau Dictionnaire des plantes médicinales*, in-8 de 653 p., Baillière, 19, rue Hautefeuille, Paris 6e, 36 fr. avec fig. noires, 80 fr. avec 292 fig. coloriées.

Drs Pic et Bonamour, *Médicaments végétaux,* in-8 de 638 p., 109 fig. noires, même librairie, 40 fr. broché, 50 fr. cartonné.

Coupin, *Les Plantes médicinales,* in-8, 30 pl. en couleurs, Vigot, 23, place de l'Ecole-de-Médecine, Paris 6e, 18 fr.

Dr Henri Leclerc, *Précis de Phytothérapie,* in-8 de 298 p., sans figures, Masson, 120, Bd St-Germain, 1922 (nouv. éd. toute récente), 20 fr. ; ne fait double emploi avec aucun autre.

Beille, *Précis de Botanique pharmaceutique,* 2 gros vol. in-8, nomb. fig. en noir, quelques planches en couleurs, 70 fr. le vol., 80 fr. cartonné, Maloine, 25 27, rue de l'Ecole de-Médecine, Paris 6e.

Et parmi les ouvrages qui ne se trouvent plus en librairie, mais seulement d'occasion, et encore fort rarement, donc à prix très élevé, le précieux et irremplaçable Cazin, *Plantes médicinales indigènes,* in-4o avec Atlas en couleurs ; la 2e éd. est de 1858 ; une 3e, par le fils de l'auteur, est encore plus recherchée et plus introuvable.

Ad II. Deux livres de médecine pratique à bon marché et cependant sérieux :

Dr O. Béliard, *Soignez vous bien,* in-12 de 478 p., nomb. figures, Paris, Hachette, 20 fr., relié 25 fr. ; — Dr Herbert, *Le Bon Médecin,* in-12 de 448 p., illust., Paris Larousse, 13 f. 50 cartonné (donne tout ce qu'il y a d'essentiel dans le *Larousse médical,* du moins pour les non-médecins).

Q. — Quels livres de lectures à prix modéré pourrait-on donner aux enfants du catéchisme, garçons et filles de 7 à 15 ans?

R. — Voyez des collections comme « L'Année en fêtes pour nos enfants », volumes in-12 reliés à 10 f. l'un, Paris, Desclée, de Brouwer et Cie ; — « Les belles histoires pour les enfants », vol. in-8 de 64 p. avec couverture en couleurs, à 2 f., Editions du Clocher, 39, rue de Constantine, à Toulouse; — à la même adresse, les « Romans missionnaires », vol. in-8 de 80 p., illustrés, à 1 f. 75 ; — la « Nouvelle Collection illustrée Fleuriot », vol. in-16 à 3 f., Paris, Hachette ; — même librairie, la « Nouvelle Collection Ségur », vol. petit in-16, couv. en couleurs, à 2 f. ; — la « Collection Printemps », 24 vol. de 64 p. illustrés pour 12 f. par an, au *Petit Echo de la Mode,* 1, rue Gazan, Paris 14e ; — et voyez enfin dans les catalogues de la Bonne Presse (5, rue Bayard, Paris 8e) et de l'Apostolat de la Prière (9, rue Montplaisir, à Toulouse).

Q. — Existe-t-il un S. Arsène et une sainte Roselyne? Quand célèbre-t-on leur fête et où peut-on se procurer leur *Vie ?*

R. — Ad I. S. Arsène, confesseur, est inscrit au Martyrologe Romain le 19 juillet ; né à Rome en 354, précepteur des enfants de Théodose, sénateur, vécut onze ans à la cour, puis se retira au désert où il passa 53 ans et mourut à 95 ans. — Notice dans les *Vies des Pères des déserts d'Orient* du P. Marin, édition Eug. Veuillot (Vivès, 1863), t. II, p. 261-94 ; *Petits Bollandistes,* t. VIII, p. 442-454 ; *Acta Sanctorum,* t. IV de juillet, p. 605-31.

Ad II. Sainte Roseline de Villeneuve, religieuse chartreuse au diocèse de Fréjus, † 11 juin 1327 ; fête en Provence le 17 janvier. — Voir *Petits Bollandistes,* t. VI, p. 571-81 ; *Acta SS.,* t. II de juin, p. 484 98. — Plus récent : Pierre Sabatier, *Sainte Roseline, moniale chartreuse (1263-1329),* in-12 de 190 p., Paris, Spes, 1929.

Q. — A quelle librairie et à quel prix trouver un livre, dont j'ignore l'auteur, qui est intitulé : *Au ciel on se reconnaît ?*

R. — L'auteur est le P. Blot, S. J. ; son livre a paru en 1862 ; la 48e édition est en vente chez J. de Gigord, 15, rue Cassette, Paris 6e, au prix de 3 f. 50.

Q. — Quel serait le meilleur manuel à consulter pour faire un cours d'instruction religieuse à des enfants de 12 à 15-16 ans ? *L'Ami* voudrait-il me renseigner ?

R. — Pour des enfants de 12 à 15-16 ans, il s'agit d'un Catéchisme de persévérance. Voyez l'*Abrégé du Catéchisme de persévérance de* Mgr Gaume, 71e édition, cartonné 8 f. 25, Lyon, Vitte ; — Cauly-Villien, *Le Catéchisme expliqué,* 71e édit., cartonné 15 f. 25, Paris, J. de Gigord ; — et aussi de l'abbé Boumard, *Formation de l'enfant par le catéchisme,* le 1er vol., *Théorie et Méthode,* 8 f., et le 2e, *Pratique et plans d'instructions* (au Petit Cat., Communion sol. et Persév.), 12 f., Paris, Lethielleux.

A. Marc, S. J. — **Sœur Marie-Thérèse,** *étudiante et dominicaine enseignante (1897-1929).* — Un vol. in-12 de 95 p., 6 f. — Paris, Beauchesne.

Ces pages retracent la vie d'une jeune fille tout à fait moderne par ses goûts de liberté, son instruction supérieure, son dévouement à des œuvres d'apostolat intellectuel féminin, la générosité enfin avec laquelle, après quelques luttes intimes bien pénibles, elle répondit à la vocation qui l'entraînait vers un Ordre monastique de forme ancienne.

Cette excellente brochure a sa place dans toutes les bibliothèques d'étudiantes, catholiques ou non ; elle montre ce qu'est une vocation dans la réalité d'une âme d'aujourd'hui, douée des qualités et des défauts qui caractérisent notre époque.

Henri-Dominique Noble, O. P. — *Un idéal apostolique.* **Le Frère convers dominicain.** — Un vol. in-12 de 48 p. — Aux Editions du Cerf, à Juvisy (S.-et-O.). 1935.

L'idéal dominicain est présenté dans ces pages aux jeunes gens qu'attire la vie religieuse et qui, pour une raison ou pour une autre, n'aspirent pas au sacerdoce. Ils y verront comment le Frère convers est un véritable religieux, un véritable dominicain, un véritable apôtre, quelles fonctions et quelle fraternelle affection l'attendent au couvent. Des renseignements pratiques très précis terminent cet ouvrage, écrit avec soin, splendidement édité, orné de magnifiques photogravures reproduisant des tableaux de Fra Angelico ou des scènes de la vie dominicaine moderne, et qui sera très utile aux aspirants à la vie religieuse et à leurs directeurs de conscience.

VITRAUX D'ART
— Charles CHAMPIGNEULLE —
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe).
Voir *Ami du Clergé,* no du 12 sept. page 311.

HOMÉOPATHIE

Quel que soit votre mal, lisez ceci :

Monsieur l'ABBÉ CHAUPITRE a fait à Rennes de la médecine homéopathique pendant près de 25 ans.

Si ses médicaments n'avaient pas été tout simplement merveilleux, il y a longtemps que les malades, le considérant comme un charlatan, lui auraient tourné le dos.

Toutes les embûches possibles, issues de la jalousie, ont été dressées devant lui au moment où il cherchait à propager sa merveilleuse méthode.

La prison même ne lui fut pas épargnée.

Malgré tout cela, les **formules homéopathiques de Monsieur l'ABBÉ CHAUPITRE** se sont imposées à l'attention de tous par leur propre valeur curative.

D'abord ridiculisées, elles devinrent peu à peu l'espérance du malade qui ne les utilisait jamais en vain, et elles sont maintenant le remède le plus répandu en France et connues dans le monde entier.

Les formules ABBÉ CHAUPITRE ont été expérimentées par toute une génération et présentent à ce titre des garanties difficiles à rencontrer ailleurs.

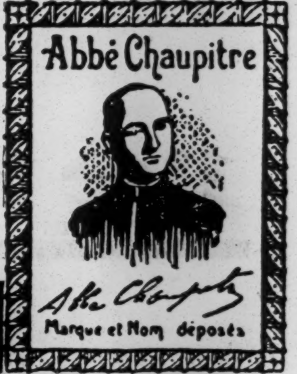
Ne pas vouloir les essayer c'est refuser stupidement la guérison que des milliers et des milliers de personnes ont obtenue grâce à elles.

Documentez-vous donc.

Sur simple demande de votre part, le Laboratoire ABBÉ CHAUPITRE, 28, rue Vignon, à Paris, ou un de ses nombreux pharmaciens dépositaires en France, vous remettra ou vous adressera gratuitement le « GUIDE PRATIQUE » qui vous permettra d'employer avec efficacité les médicaments ABBÉ CHAUPITRE et vous donnera des preuves certaines de leur puissance curative.

Laboratoire ABBÉ CHAUPITRE
28 rue Vignon PARIS (9e) MAUPY. Pharmacien.

ABBÉ CHAUPITRE



Remise spéciale à MM. les Ecclésiastiques se recommandant de l'*Ami du Clergé*.
FACILITÉS DE PAIEMENT SUR DEMANDE.

SPECIALITÉ de FLEURS d'EGLISES

ORNEZ LES AUTELS
FLEURISSEZ
LES STATUES
AVEC NOS *FLEURS ARTIFICIELLES.*
Le plus grand choix, les plus belles qualités.
Catalogue fco sur demande.

AU LYS DE PAQUES
55, rue St-Placide, PARIS (6e).

BICYCLETTE V. M. A.
Modèle spécial pour le Clergé
Horlogerie, Bijouterie, Orfèvrerie, Phonos, Photo, T. S. F., Stylos.
Catalogue franco sur demande aux Ets E. MUGLER Fils, à VALENCE (Drôme), qui accorderont aux lecteurs de l'*Ami* toutes facilités et conditions spéciales avec CRÉDIT au gré du Client.

Librairie BRUNET, 32, rue Gambetta, Arras (France)

Vient de paraître :

Un complément indispensable à tout catéchisme diocésain

Petite Histoire Sainte des Enfants du Catéchisme

par l'abbé J. SACKEBANT
Ancien Testament — Jésus-Christ
L'Église — Evangiles du Dimanche

Ornée de 40 gravures et d'une carte de la Palestine. In-18 *solidement cartonné* (13 1/2×8 1/2) 180 pages. 18e édition. 150 au 155e mille. Edition 1935 *mise à jour*. L'unité 2 fr. 50. — Par 12 exemp net 27 fr. — Par 50 ex. (postal 5 kg) 210 fr. — Par 100 ex. (postal 10 kg) net 200 fr.

Rappel : COCART (Abbé). Retraite préparatoire à la Communion solennelle et à la fête de la Promesse. In-18 de 164 p., 7 fr. — SUTTER (Abbé). Le Diable dans les Possédés d'Illfurt. Ouvrage augmenté du récit de deux autres cas de possession. *7e édition 1935 considérablement augmentée.* In-12, 10 fr.

Envoi de notre catalogue sur demande. On y trouvera un choix très étendu en neuf ou occasion d'ouvrages pouvant intéresser MM. les Ecclésiastiques, et tous autres articles pouvant leur être utiles

Matériel pour les INSTALLATIONS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE
LAMPES FLAMME SPÉCIALES À FAIBLE CONSOMMATION
Renseignements gratuits
Appareillage Electrique LEWIS,
181, rue Lafayette, PARIS (Xe).

Un Progrès énorme...

vient d'être accompli par la Maison **MAZO** dans le domaine de la projection du FILM FIXE

Elle a remplacé le condensateur par un simple ballon sphérique

remplí d'eau

La qualité optique a été conservée et l'élimination de la chaleur

TOTALE

Donc les Appareils **MAZO** projettent maintenant le FILM FIXE avec le

MAXIMUM DE PUISSANCE ET L'ABSENCE DE TOUT DANGER

Tous Catalogues franco sur demande

— LA MAISON MAZO —

33, Bd St-MARTIN, PARIS-3e.

52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 43 24 OCTOBRE 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Une belle étude de M. Madelin sur la formation de Napoléon. — Origines de la famille. — Charles Bonaparte. — Letizia. — II. Naissance de Napoléon. — Premières années. — L' « esprit de principauté ». — A l'école de Brienne. — A l'école du Champ de Mars. — Napoléon « paoliste ». — III. Napoléon lieutenant en second à Valence. — Sa vie, ses lectures. — Il demande un congé. — Le *rêve corse*. — A Auxonne. — Napoléon et les idées révolutionnaires. — IV. Second voyage en Corse. — Echecs de ses desseins. — V. Retour à Auxonne. — Reprise du rêve corse. — Déceptions. — Voyage à Paris pour se justifier d'une attaque sur la citadelle d'Ajaccio. — Changement dans ses idées. — Dernière tentative en Corse. — Opposition de Paoli et de Pozzo di Borgo. — Les Bonaparte sont rejetés de l'île. — Ecroulement du *rêve corse*.

I

Notre temps a vu s'élever de nombreuses dictatures et d'étonnants dictateurs ; il y en a de toutes les nuances et de tous les caractères ; les uns forcent l'admiration de leurs adversaires eux-mêmes ; les autres ne peuvent, semble-t-il, avoir l'estime de leurs propres partisans Devant cette floraison étrange, dont les démocrates naïfs se scandalisent, le penseur ou, plus simplement, l'observateur impartial se prend à méditer. Il cherche des points de comparaison dans le passé ; il fait des rapprochements, il confronte les époques, les idées et les actes, et presque toujours c'est à Napoléon qu'il vient en premier lieu. Napoléon est le modèle du dictateur moderne, l'homme aux intuitions géniales, la grande puissance d'ordre matériel, sinon spirituel, des temps que nous achevons de traverser. Il a toujours eu des biographes, pour la plupart enthousiastes et éblouis. Il en trouve encore et parmi les meilleurs écrivains actuels.

C'est ainsi que M Louis Madelin, de l'Académie française, vient de lui consacrer, dans la *Revue des Deux Mondes* (15 juillet, 1er et 15 août), de très beaux articles, sous ce titre : *La Formation de Napoléon (1769-1793)*. — Suivons avec lui les premiers pas du reconstructeur de la France bouleversée et ruinée par la Révolution. Sa plume est alerte, elle nous mène par des sentiers agréables, elle connaît tous les détours du chemin.

La première constatation qui s'impose à nous, — et nous ne nions pas qu'elle soit tout à fait banale, — c'est que le dictateur naît avant tout des circonstances. Il lui faut un milieu, une atmosphère, un bouillon de culture, pour qu'il puisse apparaître et se développer. Dans le cas de Napoléon, cela est frappant. Il a été prophétisé. Dès 1789, écrit M. Madelin, « Pitt dira que « les Français ont *traversé la liberté,* » et Burke, son compatriote, prédira que tout cela doit finir fatalement par la dictature militaire, « le *plus absolu despotisme* qui ait paru sous le ciel. » Mais déjà Rivarol a tiré des premiers événements une conclusion plus précise : « Nous *aurons quelque soldat heureux,* car les révolutions finissent toujours par le sabre. »

Rivarol avait donc dans l'esprit comme une formule de loi historique : la Révolution détruit tout ce qu'elle touche. Mais les temps de destruction ne peuvent durer toujours. La société humaine a ses lois inéluctables : après les heures de bouleversement doivent venir celles de la remise en place des éléments dispersés. Mais l'ordre ne peut être rétabli que par la force. Heureux les peuples à qui suffit alors la *force morale*, l'ascendant du génie et de la vertu ! Même chez ceux-là, du reste, l'emploi de la force militaire, au moins dans certaines limites, est inévitable.

Rivarol pouvait donc, en 1789, devant les déchaînements déjà trop visibles de la violence aveugle des masses, prédire l'avènement « de quelque soldat heureux. » Il aurait pu ajouter que pour clore une révolution si puissante, un soldat heureux devrait ajouter à ses talents militaires des aptitudes extraordinaires d'administrateur et d'organisateur. La partie vivante de l'œuvre napoléonienne, ce n'est pas l'ensemble de ses conquêtes, c'est la forme durable donnée par lui aux institutions d'Etat. Il a jeté la France — et par contre-coup l'Europe — dans un moule nouveau, et ce moule tient encore ! C'est donc par la durée logique des reconstructions qu'il faut juger une dictature. Il en est de bienfaisantes ; il peut y en avoir de désastreuses. Hitler, Staline, Mussolini, Salazar, peut-être demain Gil Robles, voilà des noms de dictateurs. Mais combien différents les uns des autres ! Ainsi les bons et les mauvais anges !

Comment se forma le dictateur français prévu dès 1789 ?

Napoléon, à cette date, était un petit lieutenant du régiment de La Fère, en garnison à Auxonne, et il avait vingt ans.

C'était un Français de fraîche date. Il se regardait lui-même un peu comme un étranger au sein de la vieille société qui s'écroulait sous ses yeux. Et de fait, c'était presque un étranger, issu d'une ancienne famille transplantée d'Italie dans une île méditerranéenne, récemment réunie au royaume à son corps défendant et frémissant toujours sous le joug qu'on venait de substituer au joug abhorré des Gênois.

La famille des Buonaparte était établie en Corse depuis le début du XVIe siècle. Mais elle faisait remonter bien plus haut ses origines. Le nom de *Buonaparte,* qui signifie « du bon parti, » était du reste très répandu en Italie au temps des querelles entre guelfes et gibelins : tout le monde voulait être « du bon parti. » Nombre de familles en avaient gardé le surnom ; il est donc vain de vouloir rattacher tous les Buonaparte à la même souche, pas plus que, chez nous, les Dupont ou les Durand.

Nos Buonaparte de Corse remontaient à un certain Guillaume Buonaparte de Florence, qu'une révolution guelfe contraignit, en janvier 1261, en tant que gibelin notable, à s'exiler à Sarzane en Ligurie. « Les fils, petits-fils, descendants du gibelin Guillaume, ont été, à Sarzane, notaires, syndics, quelques-uns « prieurs des Anciens ». On compte sept générations de la fin du XIIIe siècle au début du XVIe. Les noms et les dates sont connus des érudits. C'est vers 1520 que le septième descendant de Guillaume, François, quitta l'Italie pour la Corse. Installé à Ajaccio, il y fit souche et neuf générations lui succédèrent jusqu'à Charles-Marie Buonaparte, père de Napoléon [1].

En ces deux siècles et demi, les Buonaparte étaient devenus foncièrement Corses. Aucun d'eux n'avait tenté d'aller faire fortune au dehors. Ils s'étaient apparentés, par les mariages, à toutes les familles importantes de l'île, les Colonna, les Arrighi, les Costa, les Pozzo, les Ornano.

Ils avaient aussi maintenu le contact avec leur pays d'origine. En 1757, par un acte du 18 mai, Joseph Bonaparte, grand-père de Napoléon, avait obtenu du grand-duc de Toscane la reconnaissance de ses titres de noblesse, et par un autre du 30 novembre, celle de son droit au « patriciat » de Florence. De fait, la famille portait des armoiries, surmontées de la couronne de comte et qui comportaient deux barres et deux étoiles azur sur champ de gueules. C'est ce qui explique pourquoi le sévère d'Hozier de Sérigny, généalogiste des Ordres du Roi, put, en 1778, établir les quatre quartiers de noblesse requis pour que le petit Napoléon fût admis aux écoles militaires.

Mais cette « noblesse » bien authentique était passablement dédorée. Les Bonaparte ne possédaient guère que leur maison, quelques champs et des vignes. Les prodigalités et les entreprises malheureuses du père de Napoléon allaient réduire cette fortune médiocre à une véritable gêne. Ce père, Charles-Marie, avait pourtant épousé une femme très économe, qui était en outre une femme de tête. Celle-ci, une Ramolino, future « mère de Rois », était, elle aussi, de sang italien, mais bien plus anciennement corse que celui des Buonaparte. On rattachait les Ramolino à une lointaine famille lombarde, les comtes de Collalto. Dans leurs alliances on trouvait, avec la plupart des grandes familles corses, une goutte de sang grec. A cette exception près, Napoléon n'aura dans les veines que du sang latin ; il sera un vrai fils de Rome.

On sait que Taine a ajouté grande importance au fait que les Buonaparte se rattachaient aux *condottieri* italiens du Moyen-Age et de la Renaissance. Mme de Staël et Stendhal avaient déjà fait ce rapprochement. Mais justement le fait est inexact : les Buonaparte ont toujours été gens paisibles, magistrats rangés, citoyens sans histoire. D'autre part, on ne connaît pas de *condottiere* italien qui ait su *construire* un Etat. Taine a été ici, comme en d'autres cas, victime de son esprit de système, de son mythe de la race. Une seule chose est sûre : c'est que Napoléon était un Romain pétri par le christianisme. De Rome, il tiendra le sens de l'ordre ; du Christ, celui des valeurs morales.

Ce fut un trait de sa formation qu'il vint au monde en un pays troublé. Comme le note ici M. Madelin, « l'enfant né dans un pays heureux, à un moment heureux, d'heureux parents est rarement un héros. »

« Je naquis quand la Patrie périssait, » devait écrire, en 1787, Napoléon à Paoli. Il y mettait une nuance de déclamation. L'histoire observera qu'il en gardait une sorte de choc et d'élan intérieur. Les Corses, menés à la bataille contre les troupes du comte de Vaux, avaient été vaincus et décimés le 9 mai 1769, à la bataille de *Ponte Novo*. Leur chef Pasquale Paoli avait dû s'enfuir et bientôt s'exiler en Angleterre. Les Français étaient devenus les maîtres du pays. Gênes avait vendu ses droits à la France pour quelques millions, le 15 mai 1767. Le 15 août suivant, Louis XV avait proclamé l'annexion de la Corse. Mais il avait fallu la conquérir. La Corse en effet avait goûté de l'indépendance et n'y renonçait pas volontiers. Depuis 1756, Paoli en avait chassé l'étranger, y avait établi sa propre dictature, s'était montré grand administrateur et véritable homme d'Etat, fondant l'enseignement, réorganisant la justice,

[1] « De vie et de mœurs bourgeoises, ce n'étaient cependant pas bourgeois ordinaires ; on leur reconnaissait un sang noble, et ce sang, celui de l'ancien conseiller de Florence, n'était pas médiocre. Le fils de François était déjà Ajaccien notable, puisqu'en 1567 il relevait les tours de la ville. Son fils, qui accéda aux hautes magistratures, fut surnommé — ce qui est du style grandiloquent d'Italie, — Jérôme le Magnifique. Les autres furent moins « éclatants », François II, Sébastien, Charles Marie Ier, Joseph Ier, Sébastien-Nicolas, Joseph II et même Charles-Marie II, qui cependant eût aimé à faire, lui aussi, le « magnifique ».

réformant l'économie, imposant la paix aux clans désunis par des haines séculaires.

Ce régime bienfaisant et réparateur avait duré treize ans. Il s'écroulait à Ponte Novo. Malheureusement, l'administration royale n'avait pas su effacer, par sa supériorité, le souvenir de celle de Paoli. La jeunesse de Bonaparte devait être hantée par la pensée du héros national. Une grande part de sa formation intime tient en cela : *il admirait et regrettait Paoli.*

Rien de plus naturel d'ailleurs. Charles Bonaparte, son père, avait été, quatre ans durant, l'un des amis les plus intimes de Paoli. Letizia Ramolino partageait sa ferveur. Lorsque Paoli avait lancé son appel aux armes, Charles s'était mis à la tête des hommes de la *piève* (canton) de Talaro, près d'Ajaccio. Il était accouru, s'était battu brillamment en plusieurs rencontres, mais après Ponte Novo il avait dû battre en retraite avec les débris de sa vaillante troupe. Sa jeune femme, alors âgée de 19 ans, l'avait accompagné partout ; elle poussait les hommes à la bataille, les soutenait encore dans leur déroute et ne voulait songer qu'à la revanche. Elle avait laissé à la maison son premier-né, Joseph, et portait dans son sein celui qui devait un jour dominer l'Europe et le monde. Cette campagne de l'indépendance avait été courte, mais dramatique. Il avait fallu s'enfuir à travers la montagne, buter contre les pierres des sentiers, coucher dans le maquis ou dans les grottes, traverser les torrents, au risque d'être emporté par les eaux. Malgré son héroïque énergie, Letizia était tombée malade au Monte Rotondo. L'enfant qu'elle portait lui était un lourd fardeau ; elle disait plus tard que pendant cette inoubliable retraite, elle l'avait senti tressaillir et même « s'agiter » en elle. Sur le Monte Rotondo, on avait délibéré. Que faire ? On apprit que Paoli avait quitté l'île, que son frère Nicolo se soumettait, que la partie était perdue, au moins pour l'instant. Charles Bonaparte résolut donc non seulement de se soumettre, mais de se rallier aux vainqueurs. Letizia était trop Corse pour ne pas s'incliner devant la décision de son époux : jamais elle ne devait admettre la moindre réserve dans l'obéissance et le respect. Mais elle garda sûrement ses préférences intimes. On ne saurait douter que les récits de ces temps tragiques aient bercé pour ainsi dire toute l'enfance de Napoléon.

Pourtant, ce qui influe sur un enfant, ce sont les images qu'il a tous les jours sous les yeux, c'est l'effigie vivante de son père, de sa mère, leurs traits, leurs paroles, leurs gestes, leur allure générale. Nous imitons ce que nous avons eu sous les yeux. N'oublions pas cependant qu'il y a deux façons d'imiter, selon Gabriel Tarde, à savoir, de faire exactement la même chose ou de faire tout le contraire.

Lorsque naquit Napoléon, le 15 août 1769, Charles Bonaparte, le père, était âgé de 23 ans. « C'était un bel homme, aux traits réguliers, un peu mous et d'aspect avantageux ; d'ailleurs un caractère mobile, tout à la fois enthousiaste et cauteleux. Bel esprit, aimant les lettres, s'y essayant — vers et prose, — il était par ailleurs homme de plaisir, goûtant le luxe, désireux de faste, gaspilleur par vanité et désir d'éblouir ; plus homme d'intrigue que d'action, il savait calculer, négocier, plaire et se faire bien venir des puissants... »

Il montra sa souplesse d'échine vis-à-vis du gouvernement français. Napoléon ne dira jamais là-dessus sa pensée, mais il fera ici tout le contraire de son père : il sera, étant jeune, aussi âpre, aussi revêche, aussi sauvage que son père s'était montré souple et caressant.

Letizia était toute autre :

« C'était une femme forte, forte de corps et forte d'âme. Fille d'un inspecteur des Ponts et Chaussées de Corse, au service de Gênes, Jean-Jérôme Ramolino, elle l'avait perdu toute jeune et avait vu sa mère, une Pietrasanta, se remarier vite, — alliance tout à fait insolite en ces familles, — avec un Bâlois, le banquier Fesch établi en Corse, et en avoir un fils Joseph, frère très cadet de Letizia, le futur cardinal-archevêque de Lyon. Dès 14 ans, belle fille grande et vigoureuse, aux traits admirables et fermes, elle avait vivement plu à Charles Bonaparte qui l'avait demandée et obtenue. Elle passait à Ajaccio pour une merveille de beauté, figure superbe et grave, rappelant non point « les madones » des maîtres, ainsi qu'on l'écrira un jour, mais bien plutôt, au témoignage de Beugnot, qui l'aura fréquentée aux eaux d'Aix-la-Chapelle, la célèbre « Sainte Anne » de Raphaël ; mais quand Beugnot la verra, elle aura atteint 57 ans, et si l'on s'en rapporte à ses portraits et à ses bustes, elle évoquera plutôt ces physionomies de matrones romaines conservées dans les musées d'Antiques. Dans les premières années de son union avec Charles, elle devait déjà en ressusciter, quoique jeune, la grave image, puisque Paoli l'appelait, quand elle avait 25 ans, « Cornélie, mère des Gracques. » D'ailleurs, mère à 15 ans, destinée à connaître, en vingt ans, treize naissances et à élever neuf enfants, elle devait mûrir sans toutefois s'abîmer. Elle gardera jusqu'à la soixantaine ce front pur, ces abondants cheveux châtains, ces yeux bleu-foncé un peu sévères et extraordinairement pénétrants, ces sourcils bien dessinés, ce nez à la ligne classique, cette bouche fine et ferme, ces dents bien rangées, ce teint mat, un peu olivâtre, cet ovale allongé du visage que ne gâtait pas la saillie prononcée du menton, enfin cette taille mince et droite, qui émerveillaient, quand elle avait dépassé la trentaine, tout Ajaccio. « Ma mère à 29 ans, dira Napoléon à Montholon, était belle comme les amours. » Ce mot paraît singulier ; la jeune femme évoquait, plutôt que les amours, une déesse sérieuse et belle. »

On devine que cette mère grave, énergique, sévère, au port de déesse ou de madone, a dû agir profondément sur ces régions profondes de son fils que les philosophes nomment le « subconscient » et où s'accumulent, à notre insu, des tendances, des aspirations, des préformations d'actes ou de gestes qui domineront en partie notre vie. L'éducation d'un enfant se fait en grande partie par là !

Mais il ne s'agit pas seulement ici de l'extérieur de Letizia. Ses traits physiques recevaient leur

expression de son âme. Et c'était cela surtout qui se gravait dans l'âme de son enfant prédestiné. Ses autres enfants en profitaient aussi, mais chacun selon ses prédispositions natives : l'éducation ne fait pas tout. Les scolastiques avaient raison de dire : *Omne quod recipitur, recipitur ad modum recipientis,* le récipient impose sa forme à ce qu'il reçoit !

De tous les enfants de Letizia, Napoléon seul a reçu de sa mère tels et tels traits.

« Elle était Corse, dit M. Madelin, par tous les côtés de son caractère : vertueuse sans pruderie, honnête sans effort, droite d'esprit et de conscience, l'esprit avisé, le jugement ferme, le bon sens acéré, profondément religieuse sans exaltation, mais assez ignorante, fort rude, sévère aux enfants qu'elle élèvera durement, et réservant, semble-t-il, son indulgence silencieuse à l'époux singulier dont elle ne partageait ni les goûts ni les sentiments, mais qui était le *mari,* et, comme tel, libre de ses actions et à l'abri de toute critique. »

Charles était frivole, prodigue, léger, peut être volage. Letizia ne se permit jamais la moindre réserve à son endroit. Elle élevait ses enfants dans le respect des parents poussé à l'extrême. Le sens familial était chez elle une sorte de religion. Napoléon le gardera toute sa vie ; il en souffrira, il en sera diminué dans son action et son prestige, mais ne pourra jamais s'en défaire. Il se sentira, jusque sur le trône impérial, le membre du clan, de la tribu des Bonaparte. Ses frères et ses sœurs auront toujours barre sur lui et sur sa fortune.

Il gardera aussi le sentiment de l'autorité, le goût de l'économie, la fierté de sa pauvreté au cours de sa jeunesse besogneuse, l'amour de l'ordre qu'une telle mère, obligée de boucher les trous causés par l'insouciance de son époux, lui aura inculqués.

Il est sûr que Napoléon lui ressemblera plus que tous les autres au physique et au moral :

« Il aura d'elle, affirme M. Madelin, presque tous les traits physiques et moraux que j'ai dits : le profil antique, le regard pénétrant, l'âpre énergie, la résolution, l'amour de l'ordre et de l'économie, l'honnêteté des mœurs, le respect de l'autorité, l'esprit de devoir, le sentiment familial.

Lui-même, il s'en rendait compte. Il a dit cette belle parole, que toutes les mères devraient méditer, pour se rappeler l'influence merveilleuse qu'elles peuvent et doivent avoir, par tout leur être, sur l'avenir de leurs enfants : « C'est à ma mère que je dois ma fortune et tout ce que j'ai fait de bien. Je n'hésite pas à dire que l'avenir d'un enfant dépend entièrement de sa mère. »

C'est aussi à cela que revient le mot si souvent cité de lui :

« A quel âge doit-on commencer l'éducation d'un enfant ?

— Vingt ans avant sa naissance, par celle de sa mère ! »

Du père, il ne devait hériter qu'une certaine souplesse de diplomatie et d'esprit politique et surtout le chancre à l'estomac, qui, à 36 ans de distance, devait mettre fin à ses jours comme à ceux de l'homme dont il portait le nom.

II

Une légende veut que Napoléon, né dans le salon le 15 août 1769, ait été déposé sur un tapis où étaient dessinés les combats de l'*Iliade.* Letizia riait plus tard de cette légende : « Nous n'avions pas de tapis, disait-elle, dans nos maisons de Corse et encore moins l'été que l'hiver. »

En réalité, prise des douleurs de l'enfantement au cours de la grand'messe à la cathédrale, Letizia courut chez elle, se jeta sur le canapé vert du salon, qu'on montre à Ajaccio, et y accoucha d'un enfant débile dont la tête était si forte que, pendant son enfance, il ne pouvait, en marchant, que difficilement garder son équilibre [1]. On l'avait surnommé — assez étrangement — *Napoleone,* en souvenir d'un cousin tombé glorieusement pour la Corse à Ponte Novo, trois mois auparavant. Le nom était difficile à prononcer. Pendant des années, l'enfant fut simplement appelé *Nabulio.* Les vieux Corses qui l'avaient connu alors ne connaissaient point d'autre nom ; un vieux marin du pays lui disait à l'île d'Elbe : « Je viens te voir, Nabulio. »

Ce fut un enfant à la fois turbulent et concentré. Il se montrait ardent, violent, tapageur, puis soudain avide de silence et de solitude. Au fur et à mesure que la famille s'augmentait, la rudesse de la mère s'accentuait. Devenue « Madame Mère », Letizia disait plus tard que personne n'avait giflé autant de futurs rois et reines. Elle ne ménageait pas plus *Nabulio* que les autres, encore qu'elle eût un faible pour cet enfant étrange, pétulant et morose, mais si intelligent et capable d'une si ardente tendresse.

« Lui s'élevait dans la vie étroite, serrée, disciplinée de la *casa,* soumis à la dure règle, mais faisant éclater de temps à autre une personnalité qui, suivant l'humeur des parents, les inquiétait ou les flattait. » Letizia avait un mot curieux pour indiquer le caractère de son Nabulio : elle lui trouvait « *l'esprit de principauté* ». Cela se traduisait par la volonté de conduire les jeux même de son aîné, Joseph, qu'il malmenait. « Paresseux, dira plus tard en riant l'Empereur au petit Roi de Rome, alors âgé de deux ans, paresseux, à ton âge, *je battais Joseph.* »

Un peu plus tard, Nabulio était chef de bande : il se mettait à la tête des gamins de la ville et les menait, les mains pleines de pierres, contre les gamins du faubourg.

[1] Le berceau où il fut couché — une caisse de bois à bascule — se trouve aujourd'hui à la maison Sébastiani, à Ajaccio. La maison des Bonaparte fut brûlée en 1793. Reconstruite en 1797, elle fut donnée, en 1804, par l'Empereur à son cousin André Ramolino. Rien n'y subsiste du modeste décor où le grand homme avait vu le jour.

« Quand, à huit ans, on le mit à la classe de l'abbé Recco, cet « esprit de principauté » se manifesta de plus belle : on formait, aux heures de récréation, deux camps qui devaient se combattre et qu'avec le pédantisme classique d'alors, l'abbé appelait ses « Romains » et ses « Carthaginois » ; le petit Nabulio, rangé parmi les Carthaginois, refusa d'y rester, entendant être des Romains, parce qu'ils avaient été finalement vainqueurs, et leur chef. »

N'exagérons rien : on trouve des traits analogues dans l'enfance de beaucoup d'hommes qui ne sont guère sortis de l'ordinaire.

Seulement, Nabulio n'était pas tout extérieur. « A peine sorti des bagarres, il disparaissait pour des heures; il se réfugiait dans la grotte du Casone, où longtemps il restait dans la pénombre, en tête-à-tête avec ses pensées, ses rancunes, ses espoirs, ses rêves. » Voilà qui est moins commun que le reste. Il avait son secret ; il vivait d'une vie inconnue et intense, il bâtissait on ne sait quels romans héroïques, dans son imagination d'enfant.

Ou bien il enfourchait un cheval, sortait de la ville, battait la campagne. Un jour, tombant sur un moulin, il y entre et se fait expliquer par le meunier ébahi devant ce curieux gamin de huit ans le mécanisme de la roue, puis l'interroge sur le nombre de sacs de farine que donne une récolte. Il veut tout savoir. Il sait demander; il saura, un jour, « vider » ses conseillers d'Etat et les membres de l'Institut de France.

« Après tout cela, il lui fallait bien se ranger à la discipline ; si, un dimanche, il refusait d'aller à la grand'messe, — trop longue, — un soufflet le ramenait à la dévotion, et un autre soufflet, s'il s'était moqué de sa mère-grand, l'envoyait rouler au bas d'une pente sans que Letizia tournât même la tête aux hurlements du petit garçon. Et cela n'empêchait pas qu'il adorât les siens, sa mère, son père, ses frères et sœurs, la *casa*, les habitudes familiales et ces promenades au petit domaine des *Milelli*, orgueil de la famille (que plus tard il reviendra visiter avec amour, à chaque voyage en Corse), comme, à l'époque des vendanges, les journées à la vigne de l'*Esposata*, « la Sposata » comme il disait, dont le vin lui paraîtra toujours supérieur aux autres. »

Dans les conversations de famille, il y avait sans doute un contraste constant entre les paroles du père, vantant les faveurs du comte de Marbeuf, gouverneur de l'île, et les récits de la mère, rappelant les journées tragiques de la chute de l'indépendance. Nous savons que Napoléon, dans sa jeunesse d'officier, rêva de rendre à son pays la liberté. D'où lui serait venue cette pensée, si elle n'avait été un legs de sa mère? A vrai dire, l'administration française n'avait rien d'oppressif ; elle était en Corse ce qu'elle était dans le reste du royaume. Mais le Corse est rarement content. Son pays est âpre et pauvre. Il lui semble toujours, et de nos jours encore, que la mère-patrie le néglige, le traite en enfant délaissé et méprisé. Au temps de Nabulio, on se plaignait du moindre abus d'autorité, comme d'un acte d'affreux despotisme, comme si sur « le Continent » les choses n'avaient pas été de même.

Charles Bonaparte se montrait insatiable. S'étant rallié, il entendait en tirer profit. Avocat, il avait été nommé, en raison de ses connaissances juridiques, assesseur de la juridiction royale d'Ajaccio, en 1771, avec 900 livres de traitement. Il songeait surtout à faire élever ses enfants aux frais de l'Etat. Il flattait le gouverneur. Marbeuf fut sollicité d'être parrain du petit Louis, futur roi de Hollande; la marraine fut la femme de l'intendant, de Boucheporn. Il se fit concéder une pépinière de mûriers établie par l'administration royale, croyant réaliser là de gros bénéfices. Il ne cessait de quémander. Il finit par obtenir que ses deux premiers-nés fussent reçus au collège d'Autun, sous la protection de Mgr de Marbeuf, évêque du lieu, avant de devenir archevêque de Lyon et ministre de la feuille. Joseph était destiné à l'état ecclésiastique ; quant à Napoléon, Marbeuf se faisait fort de le faire admettre, en peu de mois, à l'Ecole militaire. Plus tard, une de leurs sœurs devait être admise aux dames de Saint-Cyr, et leur frère Lucien dans une autre école royale.

Charles Bonaparte s'embarqua le 17 décembre 1778, avec ses deux aînés et le jeune Joseph Fesch, son beau-frère, admis au séminaire d'Aix. La petite troupe débarqua le 20 décembre. Charles emmena ses deux fils à Autun. Joseph y parut immédiatement aimable, et Napoléon sombre et incommode. Ce petit bout d'homme de neuf ans jouait le rôle de l'exilé, presque de l'insurgé. Comme ses camarades le taquinaient, il leur riposta violemment : « Si les Français avaient été quatre contre un, ils n'auraient jamais eu la Corse, mais ils étaient dix contre un !... » Un des maîtres, l'abbé Chardin, lui ayant dit : « Comment se fait-il que vous ayez été battus? Vous aviez Paoli qui passait pour bon général. — Oui, monsieur, répondait-il rudement, il l'était et je voudrais lui ressembler. »

Cette attitude de révolte d'une part, d'enthousiasme pour Paoli d'autre part, va dominer toute son adolescence, communiquer à toute sa jeunesse on ne sait quoi de sauvage, d'ardent, de buté et d'enragé.

Cela ne l'empêchait pas — au contraire — de vouloir s'instruire. En quelques semaines il apprit le français, qu'à la vérité il ne sut jamais prononcer parfaitement, car il garda toujours un accent corse très marqué.

Il ne resta que quatre mois à Autun. Entré le 1er janvier 1779, il en sortit le 30 avril, pour se rendre à Brienne. La séparation d'avec Joseph lui causa un violent chagrin. Et pourtant, il se sentait né pour être soldat. Le 15 mai 1779, il entrait à l'école où il devait passer cinq ans et recevoir sa formation définitive.

Brienne était une école militaire tenue par des maîtres ecclésiastiques. Les études et les règlements y ressemblaient fort à ce qui se passait dans tous les établissements d'instruction. Mais on y plaçait les jeunes nobles pourvus d'une bourse du Roi. Il y avait, en France, une douzaine de collèges de ce genre.

La maison de Brienne, située au pied de la colline où s'élevait le château des Loménie, était dirigée par les Minimes. Ces bons religieux n'avaient pas la réputation des Jésuites, chassés de France depuis seize ans, ni des Oratoriens, leurs rivaux. La base de l'enseignement était le latin ; on n'y enseignait pas le grec. Le ministre de la Guerre, le comte de Saint-Germain, venait de prescrire que l'on s'en tînt à la traduction des grands classiques, Cicéron, Tite-Live, Virgile et Horace, sans s'attarder aux discours ni aux vers latins. Il exigeait en outre que l'on fît une place importante, fût-ce dans des traductions, à tous les grands écrivains de l'antiquité grecque, notamment à Plutarque, puis aux classiques français du grand siècle exclusivement, et Boileau en première ligne. En matière de philosophie, on devait faire de la morale, de la logique, mais point de métaphysique. Ajoutons à cela des nomenclatures de géographie et d'histoire, un peu de sciences mathématiques et physiques.

Le règlement du 4 novembre 1780 institua des examens donnant droit au titre de *cadet gentilhomme du Roy*. Quiconque échouait devait faire une année supplémentaire.

Le petit Corse s'était jeté sur l'enseignement de son école comme sur une proie. La passion de s'instruire fut, avec le patriotisme corse, l'un des traits dominants de toute sa jeunesse. Seule, l'étude du latin semble l'avoir rebuté : il ne comprenait pas l'intérêt de s'initier à « une langue morte. » Et pourtant, il aimait la lecture des grands écrivains latins ; mais les traductions toutes faites lui semblaient plus rapides et plus sûres que les lentes versions de l'écolier. Les élèves n'étaient pas très poussés ; ils travaillaient un peu à leur guise et selon leurs préférences. Napoléon sera familier avec tous les grands classiques, mais il ne saura jamais le grec et très peu le latin. Par contre, il dévorait la géographie, l'histoire, les mathématiques. Il eut pour répétiteur, pour ces dernières, Pichegru, alors affublé de la soutane et qui devait acquérir tant de gloire, pour finir ensuite si misérablement.

Il est aisé de se figurer l'attitude morale du petit écolier, à la fois studieux et irascible, petit de taille — quatre pieds dix pouces à son entrée, — orgueilleux et réfractaire, en face des railleries de ses camarades que tout étonnait en lui, son parler, son prénom, son origine, ses prétentions.

Frédéric Masson a bien caractérisé cette situation du « petit Corse, *paoliste* dans l'âme, jeté dans ce collège où s'amusent à l'exaspérer les enfants des vainqueurs. »

Mais il y a bien des anecdotes controuvées sur cette partie de sa vie. Il n'est pas vrai qu'il écrivit à sa mère pour demander à revenir en Corse. Il n'est pas prouvé qu'il ait dit à un camarade : « Je ferai à *tes* Français tout le mal que je pourrai. » Il est certain pourtant qu'il se posait volontiers en opprimé et qu'il rêvait dès lors d'être le lieutenant de Paoli : « Paoli, disait-il, reviendra et, s'il ne peut rompre nos chaînes, j'irai l'aider dès que j'aurai assez de force, et peut être à nous deux saurons-nous délivrer la Corse d'un joug odieux. »

Par ailleurs, il avait transporté à Brienne ses façons d'Ajaccio, tantôt se mettant à la tête de quelques camarades pour livrer combat à une bande adverse, tantôt s'enfermant seul, méditatif et sombre, dans le petit jardin qu'on lui avait concédé, ainsi qu'aux autres élèves, mais qu'il avait palissadé et où il ne permettait pas qu'on vînt le relancer sans recevoir ce qu'il appelait plus tard « une rouflée ».

Il avouera qu'il était détesté des élèves. Il fut redouté des maîtres, toujours à la tête des petites révoltes, et facilement chef de sédition.

Ses professeurs reconnaissaient pourtant sa valeur. En mathématiques, le Père Patraud le mettait fort au-dessus de tous les autres. Lorsqu'il passa l'examen d'admission à l'Ecole militaire proprement dite, dans l'été de 1784, il fut reconnu, par le chevalier de Keralio, l'un des inspecteurs, comme apte à faire « un bon officier de marine ». Mais Napoléon se prononçait nettement pour l'artillerie. Il fut donc admis à l'Ecole du Champ-de-Mars et quitta Brienne le 28 octobre 1784.

A Paris, il trouvait d'autres maîtres, un programme plus substantiel, des condisciples plus formés, une atmosphère élargie. Chaque cadet avait sa chambre, meublée chichement d'un lit de fer, d'une chaise de bois et d'une étroite armoire. La discipline était sévère et s'étendait jusqu'aux pratiques religieuses. Chaque matin, à six heures, prière et messe ; le coucher, à 8 h. 3/4, était précédé aussi de la prière ; tous les dimanches et fêtes, on assistait à la grand'messe, aux vêpres, à une leçon de catéchisme ; la confession était obligatoire une fois par mois. Ajoutons toutefois que cette discipline si rigoureuse sur le papier était tempérée par l'esprit du temps, tout de politesse, de courtoisie et de bonne grâce. Il y avait des leçons de danse et de maintien. Les officiers devaient être des « hommes du monde » et on veillait à leur tenue. Le costume militaire était l'habit bleu à collet rouge, à doublure blanche et à galons d'argent, veste et culotte de serge bleue, chapeau brodé d'argent.

L'instruction était très forte. Napoléon, lisant plus tard les ouvrages de Jomini sur les campagnes des grands généraux du passé, regrettera pourtant que cet enseignement n'eût pas existé dans les écoles militaires de son temps. Il évoluait dans ce milieu nouveau, devenait moins sombre, moins réfractaire, acceptait la discipline et tra-

vaillait avec passion [1]. Il ne mordait pas à l'allemand ; son professeur, Baur, le jugea « une bête », sur ce point. Mais le maître de français, Domairon, était frappé au contraire de son style personnel et presque violent, « granit, disait-il, chauffé au volcan. »

Au point de vue religieux, Napoléon laissait à désirer. Elevé très pieusement par sa mère, il était resté dans les sentiments de son enfance, à Brienne, avait fait une très bonne première communion et gardait au prêtre excellent qui l'y avait préparé, le Père Charles, une profonde reconnaissance. Mais l'exemple de la tiédeur de certains de ses autres professeurs avait déjà atteint la pureté de sa ferveur. « Il n'y a guère de doute, écrit M. Madelin, que Napoléon était arrivé à Paris, effleuré déjà par cette incrédulité qui, en ces années, envahissait depuis un demi-siècle les hautes classes [2]. »

Le jeune « cadet du Roy » restait *paoliste* à outrance. La première image que nous ayons de lui, — une pauvre caricature, due à la plume maladroite d'un camarade, — le représente marchant à grands pas avec un petit Paoli suspendu au catogan de sa chevelure, et cette suscription : « Bonaparte, cours, vole au secours de Paoli pour le tirer des mains de ses ennemis. »

Il devait parler assez souvent de revanche, car un officier de l'Ecole lui dit un jour : « Monsieur, vous êtes un élève du Roi ; il vous faut donc vous en souvenir et modérer votre amour pour la Corse, qui, après tout, fait partie de la France. »

Cependant Napoléon avait perdu son père, décédé à Montpellier le 24 février 1785, d'un cancer à l'estomac, à 40 ans. Il fut horriblement secoué par ce grand deuil. Le père laissait les siens dans la gêne. Il avait fait entrer quatre de ses enfants en diverses écoles, mais il en restait cinq à la charge de la mère, et pour suffire à tout cela, à peine de 1.000 à 1.500 livres de revenus. Napoléon, qui connaît l'indécision de son aîné, se regarde comme le vrai chef de la famille ; il prend, pour ainsi dire, en charge ses cadets. Par ailleurs, la mort de son père le libère des avances aux vainqueurs de la Corse, le jette à fond dans le « paolisme ». Jamais il ne se permettra de critiquer son père, mais il prendra le contre pied de sa manière d'agir. Il songe à revenir au pays, mais il veut arriver à l'épaulette d'abord. Il travaille donc avec plus d'ardeur que jamais. Il passe les examens ; Laplace l'interroge en mathématiques et le déclare « bon ». Il est, malgré son âge, classé 42e.

[1] Il avait aussi ses haines ou ses répugnances. Il détestait un de ses camarades, de Phélippeaux, qui devait plus tard arrêter un instant sa fortune au siège de Saint-Jean d'Acre. Ils échangeaient souvent de violents coups de pied sous la table de l'étude

[2] Il est triste de penser que dans cette désaffection de la religion de son enfance on doive faire entrer le scandale de certains prêtres de l'école de Brienne, dont les élèves plaisantaient les messes « expédiées » en dix minutes ! Et M. Madelin a bien raison de noter à ce propos : « Qui dira le tort que de pareilles circonstances font à l'âme d'enfants, incapables d'indulgence et de discernement ! »

Il quitte l'Ecole militaire après une seule année d'études, le 28 octobre 1785, pour être versé au régiment de La Fère.

III

Ce régiment servait aussi d'école d'application. Les jeunes gens qui sortaient lieutenants de l'Ecole militaire y entraient avec le titre d'aspirants. Ils y suivaient tous les exercices des simples canonniers, puis des sous-officiers (on disait alors : bas-officiers). Le stage durait trois mois, au bout desquels les aspirants recevaient enfin l'épaulette tant désirée. Ce ne fut donc qu'en janvier 1786, à l'âge de 16 ans et demi, que le jeune Bonaparte revêtit son bel uniforme d'officier : habit bleu de roi à revers et parements rouges, culotte de tricot bleu, le col de basin blanc dépassant le col de l'habit à manchettes de mousseline, épaulette frangée d'or et de soie avec le cordon de soie feu. Le n° du régiment, marqué au col, était 64. Plus tard, lorsque Bonaparte décida que sa tenue journalière de Premier Consul serait l'uniforme de colonel des grenadiers à pied, il disait : « Je n'en connais de plus beau que mon habit d'artilleur de La Fère ! » Il avait donc gardé un culte pour son premier costume militaire.

Parce que Napoléon a renouvelé l'art de la guerre, nous sommes portés à croire qu'avant lui cet art était encore dans l'enfance. Mais Bonaparte a rendu justice lui-même à la science de ses premiers maîtres. Les cours du régiment de La Fère, alors en garnison à Valence, lui plurent passionnément. Le cours de mathématiques de Dupuy de Bordes l'enchanta, lui qui était si difficile et si exigeant en cette matière. Il fut heureux de s'initier à l'art de dresser des plans et des cartes, sous le maître-géographe Séruzier. Sa grande récréation était les conférences des officiers supérieurs du régiment sur la technique de l'arme, l'attaque et la défense des places. Il disait que le corps de l'artillerie, en France, était « le meilleur corps et le mieux composé de l'Europe. » Et il ajoutait, en un temps où il était de ces choses le juge le plus compétent au monde : « Les chefs entièrement paternels et les plus braves, les plus dignes gens du monde, purs comme de l'or, trop vieux seulement parce que la paix était trop longue. Les jeunes officiers riaient d'eux, mais les admiraient et ne faisaient que leur rendre justice. »

D'autre part, le hasard lui fit rencontrer à Valence d'aimables dames et demoiselles, aussi honnêtes que gracieuses. Dans ce milieu distingué et sérieux, il montrait, malgré son jeune âge, une gravité, une maturité incroyables. Il savait pourtant sourire, et ses yeux bleus avaient alors une étrange douceur. La plupart du temps cependant, il restait préoccupé et sombre, il songeait aux siens : « Tous mes soucis de famille, dira-t-il, ont gâté mes jeunes années ; ils ont influé sur mon humeur et m'ont rendu grave avant l'âge. » — « Ma mère, disait-il à Mme du Colombier qui l'en-

gageait à se distraire, n'a que trop de charges et je me dois de ne pas les augmenter par mes dépenses, surtout quand elles me sont imposées par la folie stupide de mes camarades. »

Il touchait 800 livres d'appointements annuels et 120 d'indemnité de logement, pas tout à fait 77 francs par mois. Il lui fallait des prodiges d'économie et de sobriété pour acheter des livres, sa grande passion. Pendant des semaines, il grattait sur sa nourriture ou son tailleur pour arriver à s'offrir le volume convoité chez le libraire Aurel. Le jour, il était tout entier à son métier, qu'il exerçait avec passion. « Militaire, moi, je le suis parce que c'est le don que j'ai reçu en naissant, » dira-t-il à Rœderer. « C'est mon existence, c'est mon habitude. » Le jour où on lui avait donné pour la première fois une compagnie de 66 hommes, afin de s'initier au commandement, il avait éprouvé « autant de joie qu'un de ses camarades à sa première rencontre heureuse avec une jolie femme. »

Le soir, il se plongeait dans la lecture. Il dévorait ses livres, mais en prenant des notes, en réfléchissant, en s'essayant à des conclusions personnelles. On doit di e de lui comme de tant de grands hommes qu'il fut surtout un « autodidacte ». Ce sont ses méditations prolongées qui ont nourri son génie. « Même quand je n'avais rien à faire, disait-il dans la suite, je croyais vaguement que je n'avais pas de temps à perdre. » C'était l'appel du Destin, — ou plutôt de la Providence — sur sa vie. Il s'acharnait à l'étude, jusqu'à l'exagération et au péril de sa santé. Il faut évidemment attribuer au surmenage cette poussée de désespoir qui lui faisait écrire, en mai 1786, dans ses notes intimes : « Quelle fureur me porte à vouloir ma destruction ? Sans doute que faire dans ce monde ? *Puisque je dois mourir, ne vaut-il pas autant se tuer ?* »

Mais ces accès étaient rares. Le plus souvent, il était hanté par ses projets d'avenir et il les construisait d'après ses rêves d'enfance. Il ne se voyait pas d'ouverture vers la grandeur, en France : il était de trop petite noblesse pour aspirer aux hauts grades. Mais en Corse, n'y avait-il pas un grand rôle à jouer ? Napoléon ne connaissait alors qu'un grand homme : Paoli. Or, Paoli était loin ; il vieillissait à Londres, sans grand espoir. Pourtant, l'heure de la délivrance ne sonnerait-elle pas, un jour ou l'autre, pour la Corse ? Ce jour-là, Paoli aurait besoin d'un lieutenant, d'un auxiliaire ardent et jeune, d'un héritier présomptif. Napoléon s'assignait ce rôle, sans peut-être en préciser les contours. Il ne voyait de chemin vers la gloire que dans cette direction. Il rêvait d'être un jour le premier dans sa petite patrie et de mettre sa famille, en ce moment si cruellement dans la gêne, au premier rang de l'aristocratie corse.

Comme le note ici M. Madelin, « il n'est pas indifférent que le petit Bonaparte ait, de son enfance bercée par les légendes paolistes à sa jeunesse nourrie de lectures sur la Corse, vécu dans l'admiration du seul dictateur que l'Europe eût vu naître au XVIII[e] siècle, supérieur, aux yeux du jeune homme, par l'excellence de son gouvernement, à un Cromwell et à un César même. Ce que, sans grande préparation et presque sans instruction, ce Pasquale Paoli avait pu réaliser, cette dictature populaire et féconde, après cet arbitrage souverain entre les partis et les classes, comment un jeune Corse, élevé à l'école de la France, nourri d'études et ayant l'âme d'un chef, ne le recommencerait-il pas ? »

En attendant, oublieux du ralliement de son propre père, le jeune officier s'exaltait pour le vieux héros. Il semble qu'il ait étendu à l'Angleterre elle-même, en raison de l'hospitalité donnée à Paoli, une part de ses sympathies. Sans doute, il sera toute sa vie l'adversaire de l'Angleterre, mais c'est qu'il la jugera, en fait, le seul adversaire digne de lui. Et quand en 1815 il écrira sa fameuse lettre au roi d'Angleterre, réclamant pour lui-même l'hospitalité du peuple britannique, il sera hanté plus qu'il ne s'en rendra compte par le souvenir de Paoli. Au cours de ses premières visites en Corse, il montrait tant d'admiration pour la Grande-Bretagne que les ennemis des Bonaparte les traitaient « d'anglomanes ». Pour l'heure, il gémissait sur son pays, écrivait des *Lettres sur la Corse,* si pleines d'une sombre passion que le manuscrit montré, dit-on, à Mirabeau, après 1789, devait lui arracher ce cri : « Il y a là du génie ! [1] »

Cette passion fut probablement la force qui l'engagea dans une voie nouvelle, celle de la démocratie. Elle le conduisit tout d'abord à Rousseau qui avait montré à Paoli et à la Corse une si singulière et si exaltante sympathie. Pendant dix ans, Rousseau fut son auteur favori ; il dévora ses œuvres, de la *Nouvelle Héloïse* au *Contrat social.* C'était, du reste, la grande mode du jour. Mais Bonaparte avait ses raisons à lui d'y céder. Rousseau n'avait-il pas prophétisé que la Corse était destinée « à étonner le monde » ? Rien que pour ce mot-là, Bonaparte lui devait un culte. Il adopta d'enthousiasme ses idées, qui lui donnaient des raisons de soulever la Corse contre ses « oppresseurs ». Il copia un temps jusqu'à son style et ses accès de sensibilité et de larmes. Et Rousseau fit de lui, par contre-coup, en un temps où la France fermentait et où les vieilles institutions monarchiques étaient mises en question, un ardent révolutionnaire. Cet homme d'ordre, ce Romain, va être durant quelques années, ce que nous appellerions un « extrémiste ». C'est ce qui a fait dire que les dictateurs viennent toujours de gauche, ce qui n'est pas nécessairement vrai.

[1] On y trouvait des phrases comme les suivantes : « Mes compatriotes chargés de fer et qui baisent en tremblant la main qui les opprime... J'ai puisé la vie en Corse et, avec elle, un violent amour pour mon infortunée patrie et pour son indépendance !... *Et moi aussi, je serai Paoli !* »

Bonaparte, patriote à outrance, mais patriote corse, n'avait pas revu sa patrie depuis la fin de 1778. Il désirait ardemment d'y retourner. Il avait même demandé d'être affecté à l'une des deux compagnies qui y tenaient garnison ; sa requête avait été repoussée. Il obtint enfin, non sans peine, une permission. Le 15 septembre 1786, délirant de joie, il remettait le pied sur le sol natal. Il aurait embrassé la terre, comme il embrassait les siens. Letizia ne reconnaissait plus le sombre Nabulio qu'elle avait quitté huit ans auparavant.

Cependant, après les premières effusions, il lui fallut s'occuper du sort matériel de sa mère. La pépinière de mûriers, obtenue de la munificence royale, avait périclité ; c'était une charge écrasante, au lieu d'être une ressource. Les réclamations n'aboutissaient à rien. Résolument le jeune officier partit pour Paris, afin de les porter jusqu'au ministre. Le 9 novembre il arrivait dans la capitale, se présentait ensuite à Loménie de Brienne, premier ministre, fréquentait le « contrôle général », c'est-à-dire le ministère des Finances, multipliait les démarches, se montrait opiniâtre et pressant [1].

Sa permission expirée, il demanda une prolongation, qui lui fut accordée du 1er décembre 1787 au 1er juin 1788. Il avait arrangé la fameuse affaire de la pépinière, mais il entendait surveiller lui-même l'exécution des décisions arrachées aux bureaux. Il resta donc en Corse encore six mois, après quoi il lui fallut bien regagner son régiment à Auxonne, où il arriva le 15 juin 1788.

Il était toujours lieutenant en second. Sa solde était la même qu'à Valence. Il reprit la même vie, très retirée, très sobre, très économe. A un fonctionnaire de l'Empire qui se plaignait de la modicité de son traitement, Napoléon répondra plus tard : « Je connais cela, monsieur. Lorsque j'avais l'honneur d'être lieutenant en second, je déjeunais avec du pain sec, *mais je verrouillais ma porte sur ma pauvreté*. » Le mot est superbe de stoïcisme. Il est à craindre que les fonctionnaires de nos démocraties modernes ne soient plus guère sensibles à sa grandeur !

Par ailleurs, la solitude de Bonaparte était plus que jamais une solitude studieuse. Il étudiait les *Mémoires* de Surirey de Saint-Remy sur l'artillerie, étudiait la question du calibre des canons, opposait Gribeauval à Vallière et donnait au premier toute son admiration, comme au « génie de l'artillerie » Il demandait à Robin, l'auteur des *Principes sur l'artillerie,* des lumières sur le canon rayé. Ses chefs ignoraient ce travail intensif, mais en constataient les résultats. L'un d'eux notait que le jeune officier « parviendrait sûrement à une des premières places du corps royal de l'artillerie ». Une fois Bonaparte, malgré son jeune âge, fut chargé par le baron du Teil, commandant de l'Ecole d'artillerie, « de construire au polygone de gros ouvrages qui exigent de grands calculs », selon les propres mots d'une de ses lettres à Fesch. « Pendant dix jours, ajoutait-il, matin et soir, à la tête de deux cents hommes, j'ai été occupé. Cette *marque inouïe de faveur* a un peu irrité contre moi les capitaines. »

Il était donc très bien noté dans son métier.

Mais il ne négligeait pas sa formation générale. Il lisait des ouvrages de politique, d'économie, d'histoire, de voyages. On a calculé qu'il avait annoté alors, en quelques mois, trente volumes. « Quand, à force d'abstinence, écrira-t-il, j'avais amassé deux écus de six livres, je m'acheminais avec une joie d'enfant vers la boutique d'un libraire qui demeurait près de l'évêché. Souvent j'allais visiter ses rayons avec le péché d'envie ; je convoitais longtemps avant que ma bourse me permît d'acheter. *Telles ont été les joies et les débauches de ma jeunesse* [1]. »

Lisant et annotant tout, par surcroît, grâce à une prodigieuse mémoire, il retient tout.

On remarquera que ce jeune homme, en un temps où la France est en ébullition et où la Révolution se fait dans les esprits avant de se faire dans les faits, est surtout préoccupé des problèmes de l'Etat. Ce qui le frappe, ce n'est pas, comme tant d'autres, le « despotisme » de la monarchie expirante, encore qu'il soit prêt à adopter les formules courantes à ce sujet ; c'est surtout la nécessité de la discipline sociale, de l'autorité de l'Etat. Il entend bien ne détruire que pour reconstruire. Il accorde à l'Etat un rôle prépondérant dans la marche du progrès. Il sent donc que l'Etat doit être obéi. Il y a comme un pressentiment de son propre avenir, dans cette phrase de lui en 1788 : « Le premier roi est toujours le premier homme

[1] Ce fut au cours des promenades nocturnes qui achevaient ses journées fastidieuses qu'il eut, de son propre aveu, sa première aventure féminine. Abordé par une malheureuse « fille » du Palais-Royal (le quartier des prostituées), il ne la repoussa pas, comme il avait fait de bien d'autres, car il était resté jusque-là farouchement chaste. Il l'interrogea sur son triste métier, lui trouva « quelque charme » et la suivit. Cette première expérience le dégoûta profondément. Quelques jours plus tard, il se « confessait » à la manière de Jean-Jacques, en une note intime, mais qui sent la littérature : « Je lui parlai, moi, qui pénétré plus que personne de l'odieux de son état, me suis toujours cru *souillé par un seul regard* . »
Et il flétrira, à grand renfort d'épithètes, « les peuples qui se livrent à la galanterie » et qui « perdent le degré d'énergie nécessaire pour concevoir qu'un patriote puisse exister. »

[1] Précisons : il lit les *Vies de Plutarque,* très à la mode alors dans la jeunesse avancée et que Mme Roland devait proclamer « la Bible des forts », — les *Œuvres* de Rousseau, son grand maître, — les grands classiques, Corneille, Racine, Voltaire, Platon, Cicéron, Cornelius Nepos, Tite Live, Tacite, Montaigne, — les modernes, Montesquieu, Raynal, Mably, — l'*Histoire romaine* de Rollin, tout ce qu'il trouve de livres sur l'Assyrie, la Perse, l'Egypte, la Grèce, Carthage, — l'*Histoire des Arabes* de Marigny, l'*Histoire de France* de Mably, les *Mémoires* du baron de Tott sur la Turquie, les Tartares et l'Egypte contemporaine, l *Histoire d'Angleterre* de Barrow (traduite). Il fait de tout « son gibier », suivant le mot de Montaigne. Un jour, il est mis aux arrêts pour la faute d'un subordonné : il découvre sur une planche poudreuse de sa cellule un volume des *Digestes* de Justinien. Quinze ans plus tard, discutant au Conseil d'Etat sur le Code civil, il étonnera les juristes en citant de mémoire des pages de ce livre qu'il n'avait pas rouvert depuis Auxonne.

du peuple. La cause qui l'éleva au-dessus de ses semblables doit l'y maintenir et son autorité a toujours été plus absolue que celle de ses successeurs. »

Il est curieux d'observer qu'il considère alors le Christianisme comme l'un des plus dangereux obstacles à la souveraineté de l'Etat. Il se défend d'ailleurs d'attaquer la religion elle même, car « il ne s'agit pas de savoir si Jésus-Christ a bien ou mal fait, mais simplement si le Christianisme détache le citoyen de l'Etat. » Il n'essaie pas de se hausser au plan de la religion ; il la met sur le plan du relatif, alors qu'elle est sur le plan de l'absolu. Il la juge selon ses rapports avec l'art de gouverner. « Et cependant, ajoute M. Madelin,

« trois ans plus tard, la Constitution civile du Clergé l'inquiétera, — ce qui prouve qu'après des théories si violentes, il cherche plus la solution dans l'accord que dans la lutte avec le magistère romain. Aussi bien n'est il pas irréligieux. Il subsistera toujours chez lui un singulier mélange dû à la lutte constante qui se livrait en lui, après l'Ecole militaire, entre les croyances reçues de sa mère et l'esprit du siècle reçu des *philosophes* qu'il lit et admire. Chez le *Corse* survit une sorte de *piété* d'un caractère un peu superstitieux qui le fait *se signer* devant les mauvaises nouvelles et entrer volontiers dans les églises, pour y méditer, — et pourquoi ne pas penser qu'il y prie ? Une tradition, appuyée sur des témoignages assez édifiants, veut qu'à Auxonne, précisément, il s'arrêtât souvent à la chapelle locale de Sainte-Marie-de-La Levée, située à proximité du polygone et s'y recueillît de longs moments. »

Tout compte fait, on comprend assez que Bonaparte se soit trouvé, dès le principe, contre la monarchie, du côté révolutionnaire. « Il était de ces nombreux Français qui, partisans de l'égalité et d'une meilleure « constitution politique », administrative et sociale du royaume, ne pensaient pas qu'on dût, pour autant, renverser l'autorité et ainsi favoriser l'anarchie. »

Il assiste du reste, à Auxonne même, comme à Seurre, cité voisine, à des scènes de troubles qui l'inquiètent et lui répugnent. La discipline militaire elle-même se relâche. On dirait que la société monarchique se dissout et s'effondre. Il n'en est que plus attaché à une refonte totale de l'Etat. Il approuve la transformation des Etats-Généraux en Assemblée nationale ; il applaudit à la chute des privilèges dans la nuit du 4 août. Il est heureux de voir tomber la barrière qui le séparait, lui, de trop petite noblesse tout comme un d'Avoust (futur maréchal de l'Empire et duc d'Auerstædt), des hauts grades réservés à la grande noblesse. Il traduisait ses pensées intimes dans cette réflexion faite à un de ses chefs, le major La Barrière : « *Les révolutions sont un bon temps pour les militaires qui ont de l'esprit et du courage.* » Même si le propos n'a pas été tenu, il reste qu'il cadre bien avec ce mot ultérieur de Napoléon : « *L'égalité qui devait m'élever me séduisait.* »

Et puis, cette révolution, ses désordres mis à part, répondait si bien aux idées de ses auteurs favoris, Rousseau et Mably ! Il aura toujours pour l'anarchie, pour les émeutes de rue, pour la Terreur de l'an II, pour les excès et les crimes, l'horreur foncière d'un homme d'ordre. Mais il n'hésitera pas à se jeter dans le mouvement, à se faire membre actif des clubs et il ne rougira pas de mériter le surnom d' « officier jacobin, » — après 1792.

Une des raisons qui l'ont le plus engagé dans le mouvement révolutionnaire, c'est le patriotisme corse. On a vu jusqu'où il allait et quels rêves hantaient le cerveau du jeune artilleur. Il venait d'écrire, dans le style de Rousseau, ses *Lettres sur la Corse*. Et il lui arrivait maintenant la nouvelle que les hauts fonctionnaires de l'île, craignant une ébullition des têtes, en un pays si récemment réuni au royaume, laissaient les décrets de l'Assemblée sans exécution. Les « patriotes » corses réclamaient, ils demandaient à grands cris le retour de Paoli. Bonaparte crut que son heure était arrivée : « Le petit lieutenant conçut... qu'il devait s'ériger dans son île en annonciateur et en champion des idées nouvelles. »

En septembre 1789, il réclamait derechef un semestre de congé et il l'obtenait.

IV

Il partit le 9 septembre, passa à Valence visiter un de ses anciens amis M. de Tardivon, abbé de Saint-Ruf. Tous deux se mettaient naturellement à parler des événements de Paris. « Du train que prennent les choses, dit l'abbé en souriant, chacun peut devenir roi à son tour ; si vous devenez roi, monsieur de Bonaparte, accommodez-vous de la religion chrétienne, vous vous en trouverez bien... » Et le futur auteur du Concordat aurait répondu : « Si je deviens roi, je vous ferai cardinal ! » *Se non è vero...*

Pour l'instant, s'il songeait aux premiers rôles, c'était uniquement dans son petit pays. C'était déjà une belle ambition pour un Bonaparte, dont la famille demeurait inférieure à celle des Chiappe, Casabianca, Moltedo, Peraldi, Pozzo di Borgo, voire des Saliceti.

Le 12 juin 1787, il avait adressé au vieux Paoli cette lettre à laquelle nous avons fait des allusions. Le héros, qui avait sur le cœur le « ralliement » de Charles Bonaparte, n'avait, semble-t-il, pas même répondu. Mais le jeune officier, qui prévoit le retour prochain du grand homme, ne désespère pas de reconquérir ses faveurs, pour les siens et pour lui même. « Lieutenant unique du chef, voilà ce qui, pour l'heure, lui suffirait ; car en ces fonctions, aidé de ce génie d'Etat que déjà il sent en lui, il saura vite apparaître comme l'homme nécessaire qui, de la Corse libérée, fera un Etat parfait, fort et redoutable. Le *babbo* est vieux maintenant, et sa vie d'épreuves a dû l'user ; qui sait s'il n'abdiquera pas rapidement entre les mains du jeune second qui se sera imposé à lui par ses services et ses talents ? qui sait même s'il ne disparaîtra pas ? Alors le petit lieutenant d'artillerie sera le chef de son île et,

au centre du bassin méditerranéen, proconsul, — et l'avenir s'ouvrira. »

La suite connue de l'histoire de Bonaparte rend ce rêve si étrange que nous avons peine à y croire. Et cependant les preuves abondent qui établissent que Napoléon ne voyait pas son avenir dans l'armée métropolitaine. La guerre devait éclater bientôt ; ses camarades trouveront moyen d'y conquérir des grades et de la gloire. Lui seul paraîtra d'abord fuir ces chances qui sont les leurs ; il s'entêtera à aller en Corse, à y poursuivre son dessein secret, même à la fin de 1792, après Valmy.

On comprendrait mieux qu'il ait craint, au début, le pacifisme apparent de la Constituante, encore qu'il eût manqué de clairvoyance en se laissant tromper par les déclarations grandiloquentes de l'Assemblée. Mais quand les conflits entre la France et le reste de l'Europe se multiplièrent, quand il fut évident que de part et d'autre on tendait à la guerre, que ce soldat de sang et d'ambition n'ait pas vu que la route de la grandeur était pour lui à son poste de combat, dans le corps de l'artillerie royale devenue l'artillerie nationale, qu'il ait songé uniquement à devenir le second de Paoli, puis son successeur, voilà qui nous confond. Mais c'est sans doute que nous prêtons aux grands hommes une clairvoyance, une suite, une logique, en face desquelles les circonstances nous semblent perdre toute leur importance. Emerson a eu pourtant raison de dire : « L'événement fait l'homme et l'homme fait l'événement, ce sont deux enfants au bord du trottoir. »

Bonaparte débarqua en Corse dans les derniers jours de septembre 1789. Il y trouvait son frère Joseph, garçon aimable et infatué, avide de places, mais de caractère peu tenace, hésitant et prétentieux, sa mère toujours énergique et fière, toute occupée de l'éducation des cinq enfants en bas âge qui lui restaient : Lucien, Louis, Pauline, Caroline et Jérôme.

Tout de suite, Napoléon se mit à talonner son frère aîné, à lui insuffler ses ambitions. La Corse était toujours tenue dans l'ignorance des décrets de l'Assemblée. Elle était pourtant représentée à Versailles par des députés « patriotes, » c'est-à-dire révolutionnaires, notamment Saliceti ; mais entre eux et l'île, l'administration royale parvenait à maintenir, grâce à la difficulté des communications, une sorte de cloison étanche. Napoléon vit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer de cette situation bizarre. Il résolut de faire nommer Joseph député, de prendre pour lui le commandement de la garde nationale.

Mais il fallait créer un mouvement, se faire l'apôtre de la Révolution dans le pays, faire appliquer en Corse ce qui se faisait partout en France. Il ne délibéra qu'un mois. Dès le 31 octobre, à l'instigation des frères Bonaparte, les « patriotes » de l'île étaient convoqués à l'église San Francesco. Napoléon leur proposait aussitôt d'envoyer une adresse à l'Assemblée. Il en avait rédigé le texte et voulait la faire signer à tous. Cette adresse dénonçait l'intendant de Corse et son entourage contre-révolutionnaire, priait l'Assemblée de « rétablir les Corses dans les droits que la nature a donnés à l'homme dans son pays. » C'était, note Frédéric Masson, le premier document politique sortant de la main du futur empereur. L'adresse fut approuvée, acclamée, signée, expédiée.

Mais on savait que l'Assemblée, accoutumée aux adresses, aux réclamations, aux félicitations, ne s'émouvait plus que si quelque mouvement de la rue attirait son attention. Bonaparte n'ignorait pas que ce mouvement n'aurait d'importance que s'il se produisait dans la capitale de l'île, qui était alors non pas Ajaccio, mais Bastia. Le 2 novembre, il partait donc pour Bastia, évitait de se compromettre en personne, mais déclenchait en sous-main, dès le 5, une émeute contre l'intendant Barrin. Celui-ci faisait immédiatement appel à l'armée ; à sa requête, le colonel de Rully mit en bataille le Régiment de la Marine et fit tirer sur la foule. Celle-ci, exaspérée, se jeta sur la citadelle, s'en empara, y trouva des armes et se rejeta dans la rue plus menaçante que jamais. Il fallut composer avec elle. L'intendant dut faire embarquer incontinent le colonel « couvert du sang du peuple. » Tout rentra aussitôt dans l'ordre, mais le coup destiné à appuyer l'*adresse* d'Ajaccio était porté.

Barrin cependant, averti du rôle de Napoléon dans l'émeute du 5, lui enjoignait de regagner Ajaccio, sous menace de le faire arrêter. Qu'importait à l'officier cette injonction ? Son but était atteint. « Nos frères de Bastia, écrivait-il, ont brisé leurs chaînes en mille morceaux. » La Constituante en effet, saisie de l'adresse d'Ajaccio et informée des troubles de Bastia, votait, sur la motion de Saliceti, le décret du 30 novembre qui, selon le mot de Napoléon, « intégrait la Corse à la France, » en ordonnant l'application dans l'île de toutes les réformes accomplies « dans le reste de l'Empire. » De plus, Mirabeau obtenait l'amnistie pour tous ceux des patriotes qui, ayant combattu avec Paoli, avaient dû s'exiler après la conquête de 1769. « Il faut, s'était écrié Barère à la tribune, que Paoli lui-même apprenne à devenir Français. »

A cette nouvelle, la Corse exulta : *Te Deum* dans les églises, feux d'artifice dans les rues. La maison des Bonaparte se couvrit de banderolles et d'inscriptions portant : « *Vive la nation ! Vive Paoli ! Vive Mirabeau !* [1]. »

[1] Sur tout ce que raconte ici M. Madelin et que nous venons de résumer, on consultera avec fruit les documents réunis par le savant abbé Casanova, curé de Zicavo (Corse), dans son ouvrage : *La Corse et les Etats Généraux de 1789*, surtout p. 201 et s. — Il est à noter que l'abbé Casanova appelle *Régiment du Maine* le régiment commandé par le colonel de Rully, à Bastia, que M. Madelin nomme *Régiment de la Marine*.

Les Bonaparte célébraient leur propre victoire. Ils poussèrent leurs avantages ; leur nom devint connu dans l'île, comme le nom d'ardents patriotes. Le commandant d'Ajaccio, La Férandière, dénonçait avec aigreur les menées de Napoléon : « Ce jeune officier, écrivait-il, a été élevé à l'Ecole militaire, sa sœur est à Saint-Cyr et sa mère comblée des bienfaits du gouvernement ; il serait bien mieux à son corps, *car il fermente sans cesse.* »

Il « fermentait », cela veut dire qu'on le voyait dans les réunions politiques. Il préparait les élections municipales d'Ajaccio et faisait élire son cousin Lévie, sur qui il comptait pour pousser Joseph à la députation. Il s'était inscrit à la garde nationale, enfin formée, affectait, lui lieutenant, d'y servir en simple soldat et comme le dernier des troupiers et montait la faction à la porte du colonel élu Peraldi. Il liait partie avec les agitateurs patriotes, Buonarotti et Masseria, qui préparaient le retour triomphal de Paoli.

Ce dernier était arrivé d'abord à Paris, nous apprend l'abbé Casanova, le 3 avril 1790, il avait été reçu par le roi, complimenté à l'Assemblée, promené partout par Lafayette. Napoléon tenait à se trouver en Corse quand il arriverait. Il demanda donc, le 16 avril, une prolongation de trois mois de congé et l'obtint. Le *babbo* débarqua en effet, le 17 juillet, dans le Cap Corse.

« Il fut reçu partout, écrit l'abbé Casanova, avec les honneurs d'un souverain et fit une marche triomphale. Des foules immenses venaient à sa rencontre, manifestant une joie qui tenait du délire. Tous voulaient voir le héros, l'entendre, le toucher. Il jouissait d'une popularité si grande qu'il était le véritable maître de la Corse. Paoli adopta avec ferveur les idées révolutionnaires. Pour se maintenir au pouvoir, il fut obligé de suivre aveuglément la majorité de la Constituante et d'accepter tous ses décrets, même les plus sectaires, c'est-à-dire de sacrifier la religion à la politique. Il y avait alors dans l'île deux factions rivales : les partisans de l'ancien régime comblés de faveurs par la cour : la plupart des nobles, les fonctionnaires, les magistrats, le haut clergé. Ils ont pour chefs Buttafoco (député à la Constituante), son beau-père Gaffori, maréchal de camp, commandant en second sous les ordres de Barrin, et l'abbé Peretti (député du clergé aux Etats). On les appelle royalistes, aristocrates, gafforistes. On les accuse de s'opposer aux réformes, d'être les ennemis de la liberté, de favoriser le despotisme. De l'autre côté, les partisans de la Révolution, ceux qui veulent arriver à leur tour et se faire une situation en propageant les idées nouvelles. Ce sont les bourgeois des villes, les propriétaires aisés et une grande partie du bas clergé. Ils ont pour chefs Paoli et les deux députés du Tiers, surtout Saliceti qui, étant voisin du général et de la même *piève*, se rangea résolument à ses côtés. On les appelle Paolistes, patriotes, démocrates. On les accuse d'être hostiles à la religion et favorables à l'Angleterre [1]. »

Ces détails nous permettent de comprendre la position des Bonaparte. Ils sont paolistes à outrance. Napoléon veut que son frère soit élu député. Avant tout, il faut le faire élire « électeur » du premier degré ; il y parvient en effet. Les élections départementales (pour la nomination du Directoire destiné à remplacer l'intendant) devaient avoir lieu à Orezza ; Napoléon résolut d'y accompagner son frère. Mais tous deux voulurent d'abord se présenter à Paoli, véritable seigneur de la Corse. Ils le rencontrèrent à Fontenove. Malheureusement nous n'avons pas de récit exact et complet de cette entrevue. Nous savons seulement que Paoli gardait ses préventions contre les « fils de Charles », parce que ce dernier, disait-il, l'avait trahi. La lettre du petit lieutenant avait dû lui apparaître comme celle d'un brouillon ou d'un ambitieux. Il paraît que l'entrevue fut froide. Napoléon aurait interrogé Paoli sur les dispositions prises par lui au matin de la bataille de Ponte Novo et, le récit fait, aurait conclu assez brutalement : « Je ne m'étonne pas du résultat. » Il parla ensuite de son dessein d'écrire une *Histoire de la Corse*, à quoi Paoli aurait répondu : « L'histoire ne s'écrit pas, monsieur, dans les années de jeunesse. »

Les deux hommes sortirent de là, tous deux, blessés et rebutés. Et c'est là un événement capital dans la carrière de Napoléon. Son rêve menaçait ruine. Sans doute, il allait essayer de gagner les faveurs de Paoli, de vaincre du moins ses froideurs, d'agir sur l'opinion en même temps. Mais il ne réussirait pas à triompher de la méfiance du vieux chef. Et ce fut, contrairement à ce qu'il pensait alors, ce qui fit sa fortune prodigieuse.

L'assemblée d'Orezza se tint du 8 au 23 septembre 1790. Paoli y fut élu président du Directoire départemental, ce qui le mettait à la tête de toute l'administration nouvelle. Il fut en outre — illégalement, du reste — nommé commandant en chef de la garde nationale de l'île, avec Colonna Cesari, son neveu, comme second. Les Bonaparte ne réussirent pas à percer. En vain avaient-ils affecté un zèle paoliste à toute épreuve ; Joseph ne parvint qu'à se faire nommer au directoire de district d'Ajaccio. L'assemblée avait flétri Buttafoco et Peretti comme rétrogrades. Napoléon voulut dénoncer Buttafoco à l'indignation de l'île entière par une lettre publique, qu'il lut au club d'Ajaccio ; mais Paoli, décidément impossible à dégeler, désapprouva le ton et les violences de cette lettre.

Napoléon, après la dernière prolongation de son congé, repartit pour le continent, ulcéré, déçu, mais non découragé.

V

Son régiment était toujours à Auxonne. Il avait changé de n° et était devenu le premier de l'arme. Bonaparte le rejoignit le 11 février 1791. Il apportait un certificat des autorités corses ; mais il fut accueilli froidement : on le jugeait trop avancé et dangereux ! Il amenait avec lui son jeune frère Louis, dont il voulait, pour décharger sa mère, faire l'éducation. Sa vie déjà si austère en fut aggravée. Loger et nourrir avec lui un grand gar-

[1] Ouvrage cité, p. 224.

çon de douze ans, avec une solde de 93 livres et quatre deniers par mois, c'était un rude problème! Il en fut quitte pour redoubler d'économie et de sobriété. « C'est une belle chose, écrit M. Madelin, que la vie de ce jeune officier de 23 ans qui, après s'être privé du nécessaire au cours de sa journée, ne revient du polygone que pour se plonger dans la géométrie dont il faut instruire ce garçon à lui confié... Il apportait à l'éducation de l'adolescent un tel scrupule que, ne pratiquant plus, il veillait à ce que Louis apprît son catéchisme, le lui faisant réciter lui même et veillant à ce qu'il se préparât sérieusement à la première communion qu'il lui faisait faire à l'église paroissiale. » Il se privait de toutes les relations de jadis, et, son frère couché, ne craignait pas de repriser, de rapiécer ses effets usagés. Enfin, il trouvait du temps pour lire et étudier encore et pour noircir du papier, ce qui était pour lui une tenace passion.

En juin 1791, il fut nommé lieutenant en premier, avec 100 livres par mois. Il quittait son régiment pour passer au 4e, qui tenait garnison à Valence. Il reprit sa chambre et ses habitudes, retourna chez le libraire Pierre Aurel, et se permit un peu plus de large. Plus tard, cependant, il lui arrivera de dire à son ancien camarade Montalivet, qui avait gardé des relations avec Valence, en lui parlant de son ancienne limonadière : « Je crains, mon cher, de n'avoir pas payé exactement toutes les tasses de café que j'ai bues chez elle; voici cinquante louis que vous lui ferez passer de ma part. »

Ce Montalivet, lieutenant comme lui, fut, avec Sucy et Hédouville, son grand ami, lors de ce second séjour à Valence. Tous trois étaient fervents royalistes. Bonaparte discutait à perte de vue contre eux, car il demeurait plus que jamais « patriote. » Une de ses connaissances, Mme du Colombier, lui disait un jour, pour le détourner de l'émigration, qui décimait le corps des officiers : « On sait bien comment on part ; on ne sait pas quand on revient. » Mais elle prêchait un converti : c'était lui au contraire qui retenait ses amis. Il s'était inscrit au club de la *Société des Amis de la Constitution*, succursale des Jacobins de Paris, et en était devenu le bibliothécaire, puis le secrétaire. Après la fuite de Varennes, Bonaparte devint même, pour un temps, *républicain*.

En cette même année 1791, il prit part au concours de l'Académie de Lyon sur le sujet suivant : « Quelles vérités et quels sentiments il importe le plus d'inculquer aux hommes, pour leur bonheur. » Son travail était un pastiche de Jean-Jacques. Mais c'était l'œuvre d'un élève qui tantôt imite mal le maître et tantôt le dépasse. Il y flétrissait le despotisme, ce qui était bien du Rousseau, du Mably ou du Raynal. Mais il y traçait aussi le portrait du « bon despote, » ce qui était du Bonaparte encore inconscient. « Il peut, disait-il de l'ambitieux parvenu, faire du bien. Est-il rien de plus consolant pour la raison que de pouvoir dire : Je viens d'assurer le bonheur de cent familles : je me suis agité, mais l'Etat va mieux; mes concitoyens vivront tranquilles par mon inquiétude, sont heureux par mes perplexités, gais par mon chagrin ? » C'est déjà l'homme de Brumaire qui parle ainsi ! Son discours de 1791 contient une lutte évidente entre les *facultés de surface* surchargées de *notions* prises dans les livres et ses *facultés de fond* qui le poussent impérieusement vers la primauté. Le lien entre les deux, entre le Bonaparte fictif et le Bonaparte réel, c'est le *culte de l'énergie*. Révolutionnaire ou dictateur, Bonaparte n'a jamais été un homme mou : Barrès pourra le surnommer en toute équité un « professeur d'énergie. » Il fut d'abord son propre professeur. Par ailleurs, ce Discours contient énormément de fatras à la Rousseau. Il n'eut pas le prix, pas même une mention.

Nous ne savons pas ce que furent les impressions de l'auteur devant cet échec. Mais cela ne le détourna pas de ses lectures, encore moins de ses idées.

Pendant ce temps, l'horizon diplomatique se chargeait. La Constituante, à l'appel de Robespierre et contre Mirabeau, avait solennellement renoncé aux conquêtes et condamné la guerre. Il est curieux de connaître l'opinion de Bonaparte sur les chances de guerre de la France à cette date ; une lettre de lui, en date du 27 juillet 1791, nous la livre :

« L'Europe, écrivait il, est partagée par des souverains qui commandent à des hommes et par des souverains qui commandent à des chevaux *(sic)*. Les premiers comprennent parfaitement la Révolution. Ils en sont épouvantés. Ils feraient volontiers des sacrifices pécuniaires pour l'anéantir, mais *ils n'oseront jamais lever le masque de peur que le feu ne prenne chez eux*... Voilà l'histoire de l'Angleterre, de la Hollande, etc. Quant aux souverains qui commandent à des chevaux, ils ne peuvent saisir l'ensemble de la Constitution, ils la méprisent. Ils croient que ce chaos d'idées incohérentes entraînera la ruine de l'Empire français... A leur dire, vous croiriez que nos braves patriotes vont s'entrégorger, de leur sang purifier la terre des crimes commis contre les Rois et, de crainte, plier la tête plus bas que jamais sous le despote mitré, sous le fakir cloîtré et surtout sous le brigand à parchemins. *Ceux-là ne font donc aucun mouvement*. Ils attendent le moment de la guerre civile qui, selon eux et leurs plats ministres, est infaillible... »

Napoléon ne croyait donc pas à la guerre. Justement, la Constituante allait se séparer et les élections se faire pour la Législative. Il tenait à se trouver en Corse, pour pousser son frère. Il fallait pour cela conquérir le *babbo*. Il n'hésita pas à redemander un congé, et comme son colonel faisait des difficultés, il s'adressa au baron du Teil, qui fut si frappé de son entretien avec lui qu'il dit à sa fille, en le quittant : « Voilà un homme de grands moyens et il fera parler de lui. » Sur l'intervention de du Teil, le colonel se laissa fléchir, mais n'accorda que trois mois. Le 2 septembre, Napoléon repartait pour la Corse, où le 10 il se réinstallait.

Là Paoli était plus que jamais tout-puissant ; la Révolution se trouvait lui avoir rendu tout son prestige d'antan. Napoléon, en dépit de la froideur du dictateur à son endroit, demeurait sous son emprise. Dans son *Discours* pour l'Académie de Lyon, il le plaçait aux côtés de Lycurgue. Il ne désespérait pas de faire comprendre à Paoli l'enthousiasme qu'il nourrissait pour lui. Mais quand il reparut en Corse, Paoli avait déjà arrêté le choix de ses candidats à la députation : Pozzo di Borgo et Peraldi. Paoli, toujours prudent, ne voulut pas cependant que la famille Bonaparte fût complètement évincée : Joseph obtint, par l'appui du vieux chef, un siège au Conseil général, puis au Directoire départemental.

Napoléon trouvait mince la compensation. Les affaires de la famille prospéraient un peu mieux. Fesch avait prêté serment à la Constitution. De moitié avec lui, Napoléon pouvait acheter une maison à Ajaccio et des terres dans les environs. Il dominait entièrement tous les siens. « On ne discutait pas avec lui, dira Lucien ; il se fâchait des moindres observations et s'emportait à la plus légère résistance. » Sa mère l'admirait de plus en plus, sans perdre toutefois ses droits de mère [1]. Mais elle était fière de lui, encourageait ses ambitions, secondait ses desseins. Le vieil archidiacre Lucien, le grand-oncle, mourant le 20 octobre 1791, dit simplement à Napoléon : « Quant à toi, tu seras un grand homme ! » Il laissait de l'argent qui allait servir à l'action.

Le premier pas de Napoléon fut de s'introduire dans la garde nationale. Le commandant en chef, Rossi, cherchait des adjudants-majors ; Bonaparte s'offrit à lui. Mais pouvait-on détourner ainsi un officier de l'armée régulière? Rossi posa la question à Paris. Narbonne était alors ministre de la Guerre ; sa réponse fut favorable. Rossi, aussitôt, avertit le colonel du 4e d'Artillerie à Valence ; Napoléon écrivit de son côté à son camarade Sucy que « son devoir » étant en Corse, il ne pouvait « transiger avec lui ». C'était une folie ! Il quittait l'armée pour suivre son rêve corse !

Mais il se trouva que Narbonne avait répondu trop vite. Un décret du 28 décembre, transformé en loi le 3 février 1792, interdisait aux officiers d'entrer dans les bataillons des volontaires nationaux et enjoignait à ceux qui s'y trouveraient de rejoindre leur poste avant le 1er avril. La guerre semblait imminente, on avait besoin d'officiers. On ne faisait d'exceptions que pour ceux qui seraient élus lieutenants-colonels par les volontaires. Bonaparte n'hésita pas : il entendit se faire élire lieutenant-colonel. Il se jeta dans la mêlée électorale avec passion. Les Peraldi s'opposant à ses desseins, il lutta contre eux avec violence et réussit à se faire élire, avec un de ses amis, nommé Quenza. Paoli fut très mécontent, d'autant plus que Quenza étant sans expérience des choses militaires, ce fut le « lieutenant-colonel en second », Bonaparte, qui eut toute la direction du bataillon d'Ajaccio-Tallano. Il prétendit qu'on lui livrât la garde de la citadelle ; Paoli donna ordre de lui en refuser l'accès. Bonaparte osa forcer la consigne et, le 8 avril 1792, jour de Pâques, entraîna son bataillon à la prise du poste convoité. La garnison résista. Il y eut bataille, des morts, une violente agitation. Des plaintes furent portées au ministre à Paris par les députés corses, Pozzo et Peraldi, tous deux adversaires des Bonaparte. « Napoléon est cause de tout, » écrivait-on. L'affaire prenait mauvaise tournure. A son corps, à Valence, il était porté, depuis la revue du 1er janvier, comme « irrégulièrement manquant », avec cette mention : « Buonaparte, premier lieutenant, absent par permission expirée, est en Corse. » On l'avait remplacé dans son emploi. Au ministère, le contrôle des officiers portait : « A abandonné son emploi et a été remplacé le 6 février 1792. » Sa carrière semblait donc brisée. Et en Corse il soulevait contre lui les haines les plus redoutables ! Joseph lui conseilla d'aller se justifier à Paris. Il partit en mai et, le 28, arrivait dans la capitale.

C'était un moment critique. Bonaparte était d'esprit révolutionnaire, mais c'était un homme d'ordre. Il trouva la capitale agitée, troublée. Il allait assister aux journées du 20 juin, du 10 août, du 2 septembre. Toute sa vie, il se rappellera le spectacle dégoûtant de la populace déchaînée. Au 10 août, surtout, penché à une fenêtre du Carrousel, il devait voir le Roi entraîné du Château vers le Manège où siégeait l'Assemblée. Et quand Louis XVI passera devant lui, si placide sous l'outrage et si résigné à la déchéance, il ne pourra pas retenir un mot de mépris, de colère et d'indignation : « *Che coglione !* » Il en gardera un souvenir ineffaçable, une sorte d'horreur physique de l'émeute, une méfiance des parlottes parlementaires. On lit en effet dans le *Mémorial de Sainte-Hélène :* « Il était très chaud patriote sous l'Assemblée constituante, mais la Législative devint une époque nouvelle pour ses idées et ses opinions. »

Il était venu à Paris pour s'occuper des affaires corses et de sa réintégration dans l'armée. Sur le premier point, il se trouva que Paoli ne tenait pas, pour le bon renom de la Corse, à ce que l'on grossît l'incident d'Ajaccio. Les députés corses ne poussèrent donc pas la chose. Le rapport du colonel Maillard, d'Ajaccio, n'était pas trop accablant. D'autres rapports, il est vrai, étaient plus sévères. Mais le ministre de la Guerre, Lejard, estima que cet épisode, où des civils étaient mêlés, n'était pas de sa juridiction. Le dossier fut renvoyé au ministère de la Justice et classé, purement et simplement, dès le 10 juillet. D'autre part, la guerre étant déclarée, on avait un tel besoin d'officiers que Bonaparte obtint sa réintégration et même un grade supérieur, On lui demanda de renoncer à son grade dans la Garde nationale corse et de

[1] Elle devait riposter un jour à l'Empereur : « Vous êtes mon fils, et ainsi quand vous dites : « Je veux ! » moi, je vous réponds : « Je ne veux pas ! »

rejoindre son régiment avec le titre de capitaine. Le brevet ne devait cependant être expédié que le 30 août.

En attendant, Napoléon prolongea son séjour à Paris. Ce fut alors que ses idées évoluèrent. Il avait assisté à des séances écœurantes de l'Assemblée. Il voyait la nation se diviser en deux corps : « les honnêtes gens » et la « populace ». Il précisait même : « M. de La Fayette, une grande partie des officiers, tous les honnêtes gens, les ministres, le Directoire de Paris, tous sont d'un côté; la majorité de l'Assemblée, les Jacobins, la populace sont de l'autre. » Et l'on sent bien où vont ses préférences à lui ! Il distingue, un peu plus tard, trois sortes d'opinions : les monarchistes constitutionnels, — les jacobins républicains, — les gens que tout ce désordre dégoûte et qui voudraient un « despote ». Il discernait donc déjà un groupe de « césariens » autour de lui. Mais pour l'instant, lui, le futur César, il demeure « fayettiste », c'est-à-dire « constitutionnel ». Pourtant, quand La Fayette, au 20 juin, fait une démarche impérieuse à l'Assemblée, le futur général de Brumaire désapprouve cette timide tentative de coup d'Etat militaire et il écrit : « En fait de révolution, un exemple est une loi *et c'est un exemple bien dangereux que ce général vient de donner.* »

Pour se distraire et se ressaisir parmi ces écœurements politiques, il se jette à corps perdu dans l'étude de la cosmographie : « C'est un beau divertissement, écrit-il, et une superbe science. » Il est alors décidé à abandonner son rêve corse et à retourner à Valence.

Mais le 10 août le fait, une fois de plus, changer d'avis. On a vu sa révolte intime devant la faiblesse du roi, les grossièretés de l'émeute, le massacre révoltant des Suisses. Lui-même a failli se faire écharper. Il a pourtant sauvé un Suisse fugitif. Mais s'il est dégoûté, il songe à profiter des événements pour son avancement. Il ose solliciter de Monge, qui est devenu ministre de la Marine, le grade de lieutenant-colonel dans l'artillerie de Marine. Il fait sonner pour cela son titre de lieutenant-colonel de la Garde nationale, en Corse. Il échoue. Mais il songe à retourner en Corse ; il veut cette fois faire élire Joseph à la Convention. Il lui avait écrit, dès le 14 juin : « Ne te laisse pas attraper, il faut que tu sois de la Législative prochaine ou tu n'es qu'un sot. »

Mais les événements se précipitent. Le 30 août, il reçoit son brevet de capitaine, il le met dans sa poche, ne démissionne nullement de Valence, mais cherche un prétexte pour ne pas rejoindre son corps. Justement, Saint-Cyr vient d'être fermé ; sa sœur Elisa, qui y fait ses études depuis huit ans, doit rentrer en Corse. Il se fait délivrer un certificat attestant qu'elle doit être accompagnée par son frère. On est stupéfait de constater que ce soldat-né n'est pas saisi par la guerre qui l'attend et où il peut faire son avenir. Et cela permet de mesurer à quel point il reste envoûté par ses ambitions corses. Le 10 octobre, trois semaines après Valmy, le capitaine Bonaparte, au lieu de rêver des lauriers sur les champs de bataille, s'embarque avec sa sœur pour la Corse !

Il y débarque le 15. Il était alors question d'une campagne contre le roi de Sardaigne. Il espérait sans doute y prendre part comme lieutenant-colonel de son bataillon d'Ajaccio. C'est pourquoi, bien qu'il eût renoncé à son titre pour obtenir son brevet de capitaine, il reprit dès le 18 octobre, comme si de rien n'était, ses fonctions à Ajaccio. Quenza était toujours lieutenant-colonel en premier. Napoléon comptait bien commander à sa place ; il écrivait presque aussitôt, à propos de fautes laissées impunies : « C'est la dernière fois que pareille chose arrive ; *dorénavant, je serai là et toute chose marchera comme il faut.* »

Sa présence marquait si bien que Paoli, de plus en plus hostile à la famille, s'en inquiétait. Il lui était arrivé de dire (peut-être ironiquement) : « Tu es un homme de Plutarque, un homme des temps anciens. » Mais il n'osait plus traiter Napoléon de gamin sans expérience. Un jour, désignant Bonaparte à Sémonville, il murmura : « Vous voyez ce petit homme, il y a en lui deux Marius et un Sylla. » Au colonel Colonna Cesari, il recommandait en décembre de « ne pas s'associer à ce fripon de Napoléon *(questo birbo Napoleone).* »

Depuis les journées d'avril, Paoli conservait son amertume et sa défiance. Et c'était chose grave pour Napoléon, car Paoli, chef du département et de la Garde nationale depuis 1791, venait en outre d'être nommé par Servan, ministre de la Guerre, lieutenant-général et commandant de la 23e division militaire. Il était donc tout-puissant, plus encore que par le passé.

Pourtant, malade au moment des élections à la Convention, il n'avait pu imposer ses candidats. Pozzo di Borgo et Peraldi, députés à la Législative, s'étaient vus battre par l'activité de l'ancien constituant Saliceti, à qui se rattachaient Angelo Chiappe, Luigi Casabianca et le vicaire épiscopal Moltedi. Furieux, Paoli avait pris aussitôt sa revanche et exclu du Directoire départemental tous ses adversaires, Pozzo devenait le procureur syndic et le bras droit de Paoli. Saliceti était parti pour Paris, très excité contre Paoli, et il laissait dans l'île des Jacobins, tels que Bartolomeo et Arena, qui n'étaient pas moins montés que lui contre le *babbo*.

Les Bonaparte étaient attirés par le groupe de Saliceti. Paoli ne leur avait montré qu'hostilité, Joseph Bonaparte était de ceux que l'on avait chassés du Conseil général, et Napoléon en était plus irrité que son frère lui-même. D'autre part, il s'avérait que Paoli était maintenant franchement hostile à la révolution et cherchait à détruire dans l'île les liens qui la rattachaient à la France. Pozzo, qui avait siégé à droite à la législative, était plus royaliste que jamais. Le procès du Roi acheva de mettre en fureur le vieux dictateur et ses amis. Napoléon, lui, restait Français,

surtout depuis la guerre et les premiers succès de Dumouriez. Il s'était écrié : « Nous repoussons les efforts de l'Europe entière ! » Lui, le « professeur d'énergie, » il en restait tout frémissant. La France était devenue, aux premiers rayons de sa gloire militaire, pour ce petit officier corse, « la mère-patrie. » Entendant discuter devant lui par des paolistes les lois nouvelles de la France, il s'était écrié avec passion : « *Dunque non vogliamo esser Francesi !* Nous ne voulons donc pas être Français ! » Et après la mort du Roi, il n'hésita pas à dire à Sémonville : « J'ai bien réfléchi à notre situation ; la Convention a sans doute commis un grand crime et je le déplore plus que personne ; mais, quoi qu'il arrive, la Corse doit toujours être unie à la France. Elle ne peut avoir d'existence qu'à cette condition. Moi et les miens, nous défendrons, je vous en avertis, la cause de l'union. »

Brusquement, les choses se précipitèrent.

Saliceti avait pris place parmi les montagnards et voté la mort du Roi. Il avait aussi dénoncé sans relâche Paoli. La Convention avait invité celui ci à venir s'expliquer et Paoli avait allégué son état de santé pour ne pas obéir. D'autre part, on lui avait donné l'ordre de s'emparer de la Sardaigne ; il avait fait marcher le bataillon de Napoléon et de Quenza, mais lorsque le succès commençait à s'annoncer, il avait envoyé l'ordre formel de battre en retraite. Napoléon, frémissant avait dû obéir. La Convention, voulant en finir, avait désigné trois commissaires pour enquêter sur les intentions et les actes du *babbo*. Saliceti les conduisait. Paoli, fort de sa popularité, s'était dérobé encore. Soudain, on apprit que la Convention, ignorante des véritables conditions de l'île, venait de décréter Paoli d'arrestation immédiate. Puis on sut que le coup venait du jeune Lucien Bonaparte, lui aussi très ambitieux et très remuant, et qui, passé à la suite de Sémonville (alors ambassadeur à Constantinople, mais rejeté de son poste par la guerre) à Toulon, y faisait de grands discours au club des Jacobins et dénonçait sans relâche les intentions séparatistes de Paoli, qu'il accusait nettement de vouloir livrer la Corse aux Anglais. Lucien se vantait de ce coup dans une lettre qui fut interceptée par la police de Paoli. Celui-ci en fut exaspéré : « *Che bricconcello !* Quel petit gueux ! » s'écria-t il.

Pendant que Saliceti essayait, en vain, de faire exécuter contre Paoli et Pozzo di Borgo l'ordre d'arrestation de la Convention, la Corse entière s'indignait de l' « attentat » que l'on osait perpétrer contre le *babbo*. Les Bonaparte eux-mêmes, qui ignoraient encore le rôle joué par Lucien dans l'affaire, estimaient que la Convention avait été trop vite en besogne Napoléon voyait sa famille en butte aux pires animosités. Il osa rédiger une adresse, qu'il entendait lire au club des Jacobins d'Ajaccio, demandant que le décret contre Paoli fût rapporté. Mais il était trop tard, les Bonaparte étaient tenus dans Ajaccio pour des traîtres au héros national, pour des traîtres à la Corse même.

Napoléon, alarmé de cette hostilité, fit écrire, par son ami Masseria, une lettre à Paoli où il protestait de son attachement pour lui. Mais la lettre fut remise au moment même où Paoli venait d'avoir connaissance de celle de Lucien. Froissant la lettre de Masseria, il s'écria : « *Poco mi preme di sua amicizia!* Je me soucie peu de son amitié ! » Il était bien décidé maintenant à une rupture avec la famille.

Il se produisait en effet, dans toute la Corse, un déchaînement contre les ennemis de Paoli. Ajaccio était devenu un centre de paolisme effréné. La lettre de Lucien étant connue, la Corse entière vomissait les Bonaparte. Napoléon essaya en vain de tenir tête. Il pouvait être assassiné d'une minute à l'autre ; il se décida à fuir.

Il quitta Ajaccio sous la conduite d'un berger, faillit tomber dans une embuscade, rétrograda sur Bocognano, fut reconnu, arrêté, menacé d'être massacré par les amis de Peraldi. Il réussit pourtant à s'enfuir vers Ucciani, mais dut rentrer à Ajaccio, où il se cacha. Poursuivi par les gendarmes à la dévotion de Paoli, il put gagner une barque, puis un bateau qui le mena à Macinaggio, d'où il gagna Bastia à cheval. Là, il conjura les commissaires de la Convention de tout faire pour reprendre Ajaccio, où les siens demeuraient en péril. Saliceti et Lacombe le nommèrent commandant de leur artillerie et tentèrent d'intimider la ville d'Ajaccio par une esquisse de bombardement. Mais les Ajacciens ne se laissèrent nullement émouvoir. On était au 30 mai 1793. Déjà, le 27, une *Consulte* s'était réunie à Corte, menée par Pozzo di Borgo. Elle avait protesté de sa fidélité à Paoli, incriminé les commissaires de la Convention et, le 29, prononcé contre Bonaparte et Arena une sentence qui les vouait « à une perpétuelle exécration d'infamie. »

Par une miraculeuse coïncidence, au moment où Bonaparte remettait à la voile, après le bombardement manqué sur Ajaccio, on aperçut sur le rivage des signaux de détresse. Il se jeta dans une chaloupe et bientôt reconnut les siens, sa mère et tous ses frères et sœurs. Il les embarqua et le 3 juin il les confiait, à Calvi, aux Giubega qui étaient des amis. Ils n'y purent rester. Le 10 juin, ils s'embarquaient pour Toulon. « *Questo paese non é per noi !* Ce pays n'est pas pour nous ! » avait écrit Napoléon à sa mère.

C'était vrai. La Corse les rejetait, en attendant de s'en faire gloire, quelques années plus tard. Le rêve corse était bien brisé. Mais c'était pour le plus grand profit des Bonaparte. Sur les ruines de son étroit dessein, bientôt le jeune capitaine d'artillerie pourra édifier un autre rêve plus grandiose, un rêve proprement inouï : celui d'être le restaurateur de la France.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 23 octobris 1935.
EUG. LINDECKER. *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

LIBRAIRIE LETOUZEY & ANÉ
87, Boulevard Raspail, PARIS (VI[e]).

Vient de paraître :

T X, **Evangiles de S. Luc et de S. Jean.**

LA SAINTE BIBLE

Texte latin et traduction française d'après les textes originaux

Avec un commentaire exégétique et théologique

publiée sous la direction de L. PIROT
Professeur d'exégèse à l'Université catholique de Lille

avec le concours de professeurs d'Universités et de grands séminaires

12 volumes in-8° de 600 p. compactes, avec cartes et plans. Prix. . . . . . **600** fr.

Mode et conditions de souscription. — *La Sainte Bible* paraît par volumes. Pour les souscripteurs, le prix est de 50 fr. le volume rendu franco domicile (en France, Belgique et Canada). Mais ils doivent faire un versement préalable de 100 fr à valoir sur les derniers volumes à paraître. Ce versement reste acquis en cas de résiliation ou de cessation de souscription. — Les souscripteurs qui paieront d'avance l'ouvrage complet bénéficieront d'un escompte de 10 °/°.

Les tomes IX et X se vendent séparément . . . **120** fr.
Port en sus.

Vient de paraître, t. V et dernier :

THEOLOGIA DOGMATICA Christianorum Orientalium

ab Ecclesia catholica dissidentium
auctore Martino JUGIE, A. A.

5 forts vol. in-8° de plus de 500 p., **250** fr.

DICTIONNAIRE DE BIOGRAPHIE FRANÇAISE

publié
par MM. BALTEAU, BARROUX et M. PREVOST.

Dernier fasc. paru :
Fasc. XI. *Anduze-Anjou (duc d')*, **20** fr.

VITALALIMENT
DE LA VIEILLE CURE

L'aliment de FORCE aux « PHYTOSELS »

**MAGNESIUM - CALCIUM
NATRIUM - PHOSPHATES
VITAMINES**

Préserve du CANCER (Professeur DELBET). Exalte les forces physiques et intellectuelles. Donne du POIDS (3 à 5 kilos par mois) sans produire de graisse (ne fait grossir que les amaigris). Augmente les muscles. Enrichit le sang. Nourrit les nerfs et renforce les os, à l'extrême.

C'est le **véritable Rénovateur de la vie.**
3 Formes : Potage, Petit Déjeuner cacaoté, Tablettes à croquer, d'un goût absolument exquis et d'une digestibilité incomparable.
Convient à tous : Enfants, Vieillards, Malades, et donne à tous : Santé parfaite, Joie de vivre et longévité.
Gratis : Echantillons des 3 formes avec la notice, et éch[on] de **« Thé de longue vie »**.
(Consultations gratuites sur toutes les maladies par Médecin-Spécialiste de la Médecine Végétale et Naturelle).

Ecrire : LABORATOIRES de la VIEILLE CURE des PHOCÉENS, B. P. 166, NICE (A.-M.).

DECORS POUR ARTIFICES - ILLUMINATIONS DRAPEAUX - GUIRLANDES INSIGNES
MASQUES POSTICHES GRIMES **THEATRES & FETES**
Etab[ts] André FALLON, Ligny-en-Barrois (Meuse).
Catalogue illustré contre 1 fr. en timbres-poste.

BAS POUR PRÊTRES

demandez échantillons sans engagement ni frais à fabricant spécialisé DEBORGHER, 185, rue du Halot, TOURCOING.
Préciser laine ou coton et pointure en chaussures.

VIN DE CHASSAING

TONIQUE et BI-DIGESTIF
CONTRE LES
DIGESTIONS DIFFICILES
1, Quai Aulagnier, ASNIÈRES (Seine) et *Pharmacies*

Si vous désirez équiper vos cloches électriquement,
une adresse :

SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES
BACH - ING. CONSTR. - METZ

265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.

AU BON MARCHÉ

MAISON A. BOUCICAUT PARIS

Magasins les plus importants vendant le meilleur marché

Tout ce qui concerne l'habillement de Messieurs les Ecclésiastiques

Grands Magasins

Rayon spécial au 2e étage

Catalogue sur demande

A tous les Membres du Clergé
Dans nos rayons d'alimentation,
Dans tous nos autres rayons,

Autels — Chaires
Fonts, etc.
Marbre — Pierre
Terre cuite
Bois.

MARBRERIE RELIGIEUSE

F. D. MONNA

TOULOUSE : 23, Rue St-Etienne. Télép. 201.06.
Succ. { BORDEAUX : 8, Rue St-James. LOURDES : 124, Rue de la Grotte. Télép. 429.

Manufacture de statues
stuc, carton romain,
terre cuite.
Sculpture : toutes
matières.

T.S.F.
C. A. R. A. C.

Les appareils **C. A. R. A. C.** construits à l'Œuvre des Orphelins Apprentis d'Auteuil répondent à toutes vos exigences
Postes toutes ondes, le Vatican garanti
Références dans toute la France - Catalogue franco
Prix spéciaux aux Prêtres, Congrégations
40, Rue La Fontaine, 40 - PARIS

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

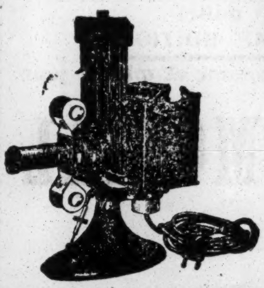
33, rue de Rivoli — 41 bis, Bd des Batignolles
221, Faubourg Saint-Honoré —— PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE

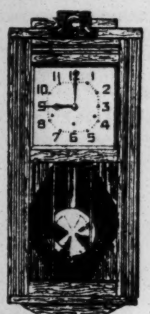
ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

LA PHOTOSCOPIE
Etablissements PIERRE GOERLAIS
61, rue Jouffroy — PARIS (XVIIe).



PHOTOSCOPE MP III
Breveté S. G. D. G.
à condensateur noyé et circulation hydro-thermique.
Luminosité considérable — — — — Température nulle.
N'achetez aucun appareil sans demander la notice Franco

LOCATION & VENTE **FILMS PATHE BABY**
dans toute la France, pour ŒUVRES CATHOLIQUES.
Abbé Paul Cézat, curé de Saumos (Gironde).



AVE MARIA DE LOURDES
Régulateur avec carillon, reproduction exacte du carillon de la basilique de Lourdes, chêne clair ou fumé.
Hauteur : 70 cm
En réclame 275 francs.
Envoi sans frais contre remboursement.
J. PRÉVOT, 4, rue St-Georges, NANCY (M.-et-M.).
Catalogue sur demande.

VINS DE MESSE. Abbaye de St-Michel de Frigolet
CAVES des PRÉMONTRÉS
Disposons vin rouge 1934 coteau 10° très avantageux pour séminaires, pensionnats, maisons religieuses.
Echantillon gratuit sur demande.
Ecrire : M. YVRARD. 4, Quai Vauban, SETE (Hérault).

ENCENS VATICANUM
AGENCE FRANÇAISE OLIBANUM, 8, RUE DE TOURNON - PARIS
En grains : 12 francs le kilog.
En poudre : 13 francs le kilog.
Frais d'envoi à la charge de l'acheteur.
Paiement comptant à la commande ou après réception.

SECAM Le Duplicateur du Clergé.
7 modèles, un type exactement adapté à vos besoins.
Consultez également SECAM pour toutes vos fournitures.

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIENIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE
Exigez la marque
TETRA
Siège Social
18, rue de Laborde
PARIS (8e).

CHAUFFAGE DES EGLISES
par L'AEROTHERME "ETNA" bté S. G. D. G.
jusqu'à 50 000 m³ par l'air chaud pulsé
à + 12° degrés garantis
Se reporter à l'annonce complète paraissant le 1er jeudi de chaque mois.
Prix à partir de 5.800 fr.
D. GUIGUET, Ing. consl., CHALON-S-SAONE (S.-&-L.).

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
GEO... JANIN
Artiste-Pein... Agréé des Beaux-Arts
Lau... ...oncours Publics
Fourniss... ...s Missions Etrangères
Auteur des vitr...ux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.
Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835
12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)
ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE
Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

DESCLÉE DE BROUWER & Cie PARIS
CURSUS PHILOSOPHIÆ AD USUM SEMINARIORUM
auctore CAROLO BOYER, S. I.
in pontificia Universitate gregoriana professore pont. Academiæ Romanæ S. Thomæ Aquinatis socio a secretis.
1 vol. de 560 p. 18 fr.
— Le manuel que les Grands Séminaires attendaient

Enfin...
un film rigoureusement historique et authentiquement catholique,
un film édifiant et émouvant d'une haute valeur artistique.
Sainte BERNADETTE
Le film officiel des Sœurs de Nevers. scénario de René Gaëll.
Vente, Location. — Films Robert BASTARDIE, 187, Faubourg St-Honoré, PARIS VIIIe.
Téléphone Carnot 17-30.